

# Le Samedi

VOL. VI.—NO. 34

MONTREAL 26 JANVIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE  
LE NUMERO 5 CTS

GRAVE QUESTION



PAPA DIRA-T-IL COMME MOI ?

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POUSSIER, BESSÈTE & C<sup>ie</sup>, Éditeurs  
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 26 JANVIER 1895



Les bègues sont des gens qui répètent sans  
cesse.

Les bons vers ont des pieds, mais pas de che-  
villes!

Les hommes qui ont beaucoup de monnaie ne  
*changent* jamais!

Le canard ne boit que de l'eau, et pourtant il  
marche de travers.

Le poète doit laisser parler la muse, et ne pas  
lui tirer les vers du nez.

Je me trouve mal, disait un dude à un tailleur  
maladroit qui lui essayait un habit.

Le dé du joueur et celui de la couturière  
servent tous deux à faire des points.

Ma camériste est fort joviale.  
Lorsqu'elle casse une assiette, elle rit aux  
éclats.

Un art ingrat, c'est la sculpture: pour pou-  
voir vivre, les sculpteurs sont obligés de faire  
des pieds et des mains.

Les aéronautes doivent être des gens bien dis-  
traits.  
Ils sont constamment dans les nuages.

Les Japonais ont tous les honneurs de la cam-  
pagne chinoise.

Entre deux pays en guerre, le *lustre* est pour  
celui qui frotte l'autre!

## RECETTE CULINAIRE

Voulez-vous relever un peu votre ragoût?  
Voulez-vous qu'à l'instant votre sauce se corse?  
Mettez-y de l'oignon, cela donne du goût!  
L'oignon fait la force.

## JAMAIS PRESSE

*Brick*. — On peut dire que tu as de la chance.  
Tu arrives toujours en temps pour prendre ton  
train. Jamais on ne te voit courir pour arriver à  
la gare.

*Crick*. — Possible; mais tu te trompes tout de  
même. Je ne prends jamais mon train. Tu ne me  
vois jamais courir parce que j'attends toujours le  
suivant.

## PENSE-BÊTE

— Qu'est ce que c'est que ce petit ruban bleu  
que vous avez à votre chaîne de montre?

— Ma femme l'a mis pour me faire penser à  
lui rapporter quelque chose.

— Lui rapporter quoi?

— Ah! voilà, je ne m'en rappelle plus.

## PLEIN D'ÉTONNEMENT

*Charles*. — Je ne pense pas que ces cuirasses à  
l'épreuve de la balle soient si étonnantes que cela  
après tout.

*Edouard*. — Moi je pense le contraire; c'est  
une grande invention.

*Charles*. — Ridicule! elles n'ont même pas le  
mérite de la nouveauté; tous les oiseaux que j'ai  
tirés en portaient.

## PLEIN DE PROMESSES!

*Père (sévèrement)*. — Elise j'insiste pour tu ne  
reçoives plus M. Follavoine.

*Elise*. — Pourquoi cela, papa?

*Père*. — Ce jeune homme ne promet rien de  
bon.

*Elise*. — Tu le calomnies, papa; je t'assure qu'il  
promet beaucoup. Si tu savais tout ce qu'il m'a  
promis pour quand nous serons mariés!

## IL EN ACHETERA

*Politicien (essayant vainement d'obtenir de M.  
Crésus — un idiot — qu'il se présente comme can-  
didat)*. — Alors vous n'avez aucune aspiration.

*M. Crésus*. — Non, mais pour vous faire plaisir  
je vais donner à mon caissier l'ordre d'en acheter,  
et des meilleures, à n'importe quel prix.

## L'HABITUDE!

*Hélène*. — Les habitudes sont choses qu'on ne  
peut aisément rompre.

*Maud*. — C'est bien vrai. Ainsi depuis cinq ans  
Emilie n'a pu perdre l'habitude de dire qu'elle a  
vingt-deux ans.

## LE BILL STEPHENS



*Pitton*. — Helloh! qu'est-ce que ça veut dire?  
*Caradier*. — Je me mets en ordre avec la nouvelle loi  
qui punit l'exposition des nudités sur la rue.

## UN BON CONSEIL

A l'École de médecine:  
L'examineur. — Dites nous, à présent, quel  
est le moyen le plus énergique pour rétablir la  
circulation?

L'élève. — C'est d'appeler la police.

## UN AVENIR LUGUBRE

Un jeune garçon boucher écrit à ses parents:  
— Mon maître est très content de moi: il m'a  
déjà fait saigner plusieurs fois, et m'a dit que si  
je continuais, il me ferait écorcher à Pâques.

## NATURELLEMENT



— Tu sais, c'est un secret!  
— Alors tu vas me le raconter.

## MÉTIERS PÉNIBLES

Deux messieurs, ayant bien dîné, causent de  
leurs affaires:

— Moi, dit l'un, je pose une nouvelle voie, c'est  
un métier plein de traverses.

— Moi, dit le second, je suis entrepreneur de  
factage et j'ai beaucoup de malles.

— Et vous, que faites-vous? demandent les  
deux premiers à un troisième.

— J'ai entrepris l'entretien des hies, c'est une  
carrière bien épineuse.

## MOTS D'ENFANTS

Grand-papa, promenant sa petite-fille et se  
trouvant dans la rue devant un avertisseur d'in-  
cendie, lui demande si elle connaît cet appareil.

Mlle Lili, fièrement:

— Pardi! on met deux sous dedans et il sort  
des pompiers.

L'autre jour, Dédé et Totor rencontrent la voi-  
ture de la patrouille.

— Dis, Dédé, lequel que tu aimerais mieux:  
d'être de la police à pied ou en voiture.

— J'aimerais mieux en voiture, parce que si je  
voyais venir des voleurs, je pourrais me sauver  
plus vite.

A la sortie de l'école:

*La maman*. — As-tu une bonne place!

*Le petit*. — Oh oui! maman...

*La maman*. — Laquelle?

*Le petit*. — Je suis tout près du poêle!

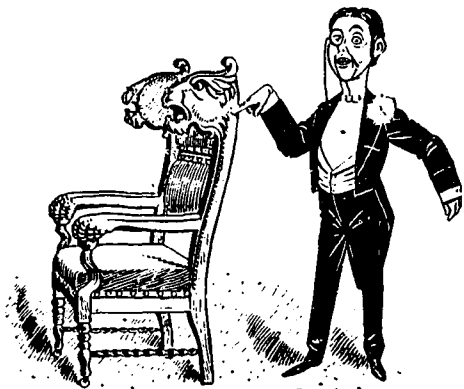
— Maman!

— Quoi, mon enfant?

— Pourquoi donc me disais-tu ce matin en me  
faisant apprendre ma grammaire que le masculin  
s'accorde toujours avec le féminin?

Papa et toi vous êtes toujours en querelle!

TROP D'EFFET



I

Charles.—Je vais m'asseoir dans cette chaise antique et Clara sera surprise quand elle me verra.



II

Elle le fut.

CE QU'ON ENTEND AU BAL

(Pour le SAMEDI)

I

Ils sont assis.  
Assis sur les marches de l'escalier bien entendu. Inutile de dire que : *ils*, signifie un cavalier et sa danseuse.  
—“ Ainsi ” — dit elle — nous sommes sur le seuil d'une nouvelle année.  
—“ Hein ! ” dit-il.  
—“ Quoi ? ” dit-elle.  
—Quoi ?  
—Oui.  
—“ Pourquoi, quoi ? ”  
—“ Pourquoi, hum ? ”  
—“ Comprends-pas.”  
—Mais, quand je vous ai dit, que l'année commençait vous avez dit : “ hum ! ”  
—“ L'ai-je dit ? ”  
—“ Puisque je vous le dis.”  
—“ Je ne m'en souviens pas.”  
—“ Hum ! ”  
Ils rient tous deux de bon cœur.  
—“ Vous disiez,” reprit-il “ que nous étions sur le seuil d'une nouvelle année.”  
—“ Douteriez vous de ma parole ? ”  
—“ Pas le moins du monde ; cela me rend tout pensif, voilà tout.”  
—“ A propos de quoi ? ”  
—“ A propos de l'année qui s'en va. Je pense que je n'ai peut-être pas absolument bien employé mon temps. Par exemple ai-je bien fait de danser aussi souvent ? ”  
—“ En vérité ! ”  
Elle se leva.  
—“ Pardonnez-moi, Mademoiselle, asseyez-vous. Vous savez que je ne veux pas parler de cette danse.”  
Elle reprit sa place sur l'escalier.  
—“ Je voulais dire, qu'on avait tort d'aller aussi souvent au bal et qu'avec la nouvelle année je me proposais de changer quelque peu ma manière de vivre.”  
—“ Parfaitement, moi aussi ” répondit-elle, “ j'ai décidé d'apporter quelques changements dans mon existence.”  
—“ Vraiment ? ”  
—“ Parfaitement.”  
—“ Serais-je indiscret en vous demandant lesquels ? ”  
—“ Nullement, le premier et probablement le plus sérieux, sera de flirter un peu moins que pendant l'année qui finit.”  
—“ Vous... Savez vous, Mademoiselle, que je suis ravi de vous entendre parler ainsi. J'ai j'espère que vous ne vous fâchez pas — j'ai souvent souffert de vous voir flirter, comme vous le faisiez.”  
—“ Vraiment.”  
—“ Oui.”  
—“ Alors je ne flirterai plus.”  
—“ J'en serais très heureux. Et vous commencerez avec l'année ? ”  
—“ Mieux que cela, je commencerai de suite ;

simplement pour pratiquer et être prête avec le premier de l'an. Je vous souhaite le bonsoir monsieur.”  
Et elle s'en alla pour ne plus s'asseoir sur l'escalier... avec lui tout au moins.

II

C'était un lancier !  
Lui était novice.  
Elle était une autorité.  
—“ Nous guidons, n'est ce pas ? ” dit-elle.  
—“ Je le crois,” répondit-il faiblement.  
—“ Aimez-vous mieux que nous partions les seconds ? ”  
—Peut-être bien.  
Ils changent de place avec un couple de côté !  
—“ Vous n'aimez pas guider ? ” dit il.  
—“ C'est qu'alors il faut partir les premiers.”  
—“ Vous n'aimez pas être des premiers, alors ? ”  
—“ Pas toujours.”  
—“ Pas maintenant ? ”  
—“ Non, pas maintenant.”  
—“ Mais l'aimez-vous quelquefois ? ”  
—“ Ça dépend.”  
—“ De la danse ? ”  
—“ Non du danseur.”  
—“ Je ne vous suis pas bien.”  
—“ Je n'ai pas besoin que vous me suiviez moi ; mais si vous voulez bien suivre ceux qui dansent maintenant, vous n'aurez plus besoin de demander à votre danseuse de changer de place dans un lancier.”  
—“ Alors, ce n'est pas parce que vous ne connaissez pas les figures ? ”  
—“ Certainement non ; mais simplement parce que vous ne les connaissez pas vous.”

III

Ils se promènent.  
Ils, cette fois, représente deux danseurs.  
No 1.—Dis donc, vieux, j'ai eu une idée sublime.  
No 2.— Fais voir ?  
No 1.— Une nouvelle manière de porter mes gants.  
No 2.— Ça, c'est une riche nouveauté : Fais voir.  
No 1.— Je te crois.  
No 2.— Voyons, fais pas languir... dans ton devant de chemise ?  
No 1.— Non.  
No 2.— Dans le retroussis de tes pantalons ?  
No 1.— Non.

No 2.— Dans le bord de ton chapeau ?  
No 1.— Non.  
No 2.— Dans tes tiges de bottines ?  
No 1.— Non.  
No 2.— Tu les laisses pendre des poches de ton sifflet ?  
No 1.— Non.  
No 2.— Ah ! tu sais tu me fais poser. J'on ai assez. Je donne ma langue aux phoques du détroit. Fais voir.  
No 1.— Je pensais bien que c'était trop fort pour ton intellect. Mais regarde donc, borné ! je les porte sur mes mains. Je ne pense pas que personne en ait eu l'idée avant moi.

BONNE PRÉCAUTION

Madame.—C'est honteux ! comment as-tu osé me dire tout ce que tu m'as dit devant des étrangers ?  
Monsieur.— Dame, tu sais, Marie, je n'ose jamais te dire ce que je pense quand nous sommes seuls.

PRINCIPE EN ACTION

Elle.—Papa dit que le devoir des riches est d'économiser pendant les temps durs, ne serait-ce que pour montrer l'exemple aux pauvres gons.  
Lui.—Et, votre père pratique-t-il les principes qu'il énonces ?  
Elle.—Certainement, monsieur, il a renvoyé la moitié de ses ouvriers.

UN OBJET D'ART

Quelle charmante aquarelle que le calendrier que le SAMEDI vient de recevoir des propriétaires de la célèbre médecine connue sous le nom de *Hood's Sarsaparilla*. Ce calendrier, pour 1895, est certainement l'un des plus charmants, des plus artistiques et des mieux exécutés qu'on ait vus cette saison. C'est un bijou, et un bijou artistique.  
Il est en forme de cœur et porte deux adorables têtes d'enfant représentant l'ÉTÉ et l'HIVER. Ces têtes ont été dessinées par un des meilleurs aquarellistes américains et leur exécution lithographique est parfaite.  
Le calendrier de Hood contient de plus toutes les informations astronomiques qu'on trouve dans les almanachs.  
Les lecteurs du SAMEDI pourront se procurer ce calendrier en le demandant à leur pharmacien, ou si ce dernier n'en a plus en envoyant six centimes en timbres-postes à C. I. Hood's Sarsaparilla, Lowell, Mass.

DU CORRESPONDANT SPÉCIAL DU “SAMEDI”



Combat sanglant de Pha-cush-hé. Po-tih-ron gravement blessé. Notre artiste spécial Sam-di-li échappe miraculeusement à la mort.

## UNE INVENTION UTILE



Les conducteurs des chars viennent d'être pourvus de puissants aimants destinés à attirer les pièces que les passagers laissent tomber avec tant d'insouciance dans les fentes des planchers des chars. — (D'un grand confrère.)

## LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Un brave homme de Mazières, installé dans sa charrette, se rend au marché.

— Pierre ! lui crie sur la route un de ses voisins, tu vas à Tours ?

— Oui

— J'ai une blouse à y porter, tu ne voudrais pas t'en charger ?

— Si, dis moi seulement à qui je dois la remettre.

— Oh ! ne t'inquiète pas de ça, répond l'autre en montant dans la voiture, je serai dedans !

A la Cour d'assises :

Le président. — Ainsi, vous reconnaissez avoir étranglé votre femme avec un mouchoir ?

L'Accusé. — Non, pas avec un mouchoir... avec mes dix doigts. Un mouchoir ! qu'est-ce que j'en ferais ? Qu'on me fouille, si on en trouve un sur moi, je paye une tournée à tout le monde.

Le président. — Enfin, vous ne niez pas l'assassinat ?

Le prévenu. — Pourquoi que je nierais ? On va me guillotiner, mais ça n'empêchera pas que je suis veuf.

— Quel belle découverte que celle du vaccin de cheval !

— Pas si merveilleuse que cela ; c'est tout simplement de l'homéopathie !

— Comment de l'homéopathie !

— Certainement : *similia similibus*... ; on ne pouvait guère s'adresser qu'au cheval, quand il s'agit de... croup...

M. Barascor essaye de caser son héritière. La pauvre fille est bien sotte, et bientôt très mûre :

— Je lui donne cent mille francs de dot, annonce-t-il à un époux probable.

— Deux cent mille ?

— Non, non, cent mille.

— Non, cher Monsieur, riposte l'autre, vous ne trouverez jamais de gendre à ce prix-là.

A la caserne, le caporal de semaine fait réciter la théorie.

— Avec quoi entretient-on le poêle ?

— Avec du bois, du coke et du charbon.

— Imbécile ! vous ne savez donc pas que c'est avec modération.

Un docteur toujours distrait.

L'autre jour, sa bonne entre en coup de vent dans son cabinet, la figure horriblement contractée :

— Monsieur ! Monsieur ! je viens d'avaler une épingle.

— Tenez, lui dit le docteur, en voilà une autre... et laissez-moi tranquille.

Quand six colonels sont réunis et qu'aucun ne parle, quel est le supérieur ?

— Le silence, puisqu'il est général.

Chez le juge d'instruction.

— Enfin, d'après tout ce que je vois, bien que vous disiez toujours : "Nous autres travailleurs," vous n'avez pas de métier, vous ne travaillez jamais.

L'inculpé, indigné :

— Si je travaillais, est-ce que j'aurais le temps de représenter convenablement les travailleurs ?

Entre amis :

— Il est bien fâcheux que ta femme ait lu la dernière lettre que je t'ai écrite, tu n'avais pourtant bien assuré qu'elle respectait ta correspondance.

— En principe, oui... Mais pourquoi diable avoir commis l'imprudence de mettre sur l'enveloppe : *Confidentielle* ?

Entre célibataires :

— Eh bien ! et toi, mon vieux, pourquoi ne te maries-tu pas ?

— Que veux-tu, mon cher, je ne supporte pas le renseignement.

Deux jeunes messagers du télégraphe se présentent chez Château-Buzard pour demander leur étrennes.

— Je ne peux pas vous donner grand-chose, leur explique-t-il, et cela pour deux raisons : d'abord, je ne reçois jamais de dépêches, et ensuite je donne chaque fois cinq sous au petit qui me les apporte !

Une bonne coquille, toute grande ouverte, dans une revue financière :

"MM. les actionnaires pourront se présenter au siège de la Société pour toucher leurs dividendes"

Mme Z..., battue et quittée par son mari, raconte sa triste odyssée

— Comment cela s'est-il passé avec ton mari ?

— C'est bien simple... Les huit premiers jours, il a levé la main, et, le neuvième, il levait le pied.

Au tripot.

Deux joueurs sont assis devant une table d'écarté.

L'un d'eux tire un étui de sa poche et le présente à son adversaire.

— Une cigarette ?

— Ce n'est point de refus, répond l'autre.

Et il ajoute vivement :

— Je le marque !

A table, chez un de nos confrères.

La conversation a beaucoup roulé, naturellement, sur les scandales que l'on sait.

Quelqu'un demande au fils de la maison, un bambin de six ans, qui a écouté de toutes ses oreilles.

— Et toi, Toto, seras-tu aussi journaliste, comme ton père ?

— Oh ! mais non, pas si bête !... Moi, je veux être juge d'instruction !

## SANS MÉMOIRE

M. Letourdi, voyageur de commerce toujours en route, s'était une fois arrêté dans ses pérégrinations pour... se marier.

Le matin même des noces il repartait, avec sa femme, cette fois.

Québec fut sa première station de lune de miel. Il n'y resta que vingt quatre heures.

Au moment de partir il demanda naturellement sa note au commis de l'hôtel.

— "Quatre piastres," s'écria-t-il en le regardant.

— "Quatre piastres, vous avez donc doublé vos prix depuis mon dernier voyage ?"

— "Pense pas," répondit laconiquement le commis, "cela ne fait que deux dollars par jour."

— "Mais je ne suis resté qu'un jour."

— "Je le sais ; ça fait bien quatre piastres."

— "Hein ! vous savez, vous ne m'en conterez pas ; vous me prenez pour un autre. Vous dites que vous chargez toujours deux piastres par jour, il y a un jour que je suis dans votre bicoque, comment faites-vous quatre piastres avec ça ?"

Le commis toujours sans émuoir, ouvrit le registre et lut :

"Monsieur et Madame Létourdi. Deux piastres pour Monsieur ; deux piastres pour Madame ça fait quatre : le compte est exact."

Le voyageur rougit jusqu'aux oreilles, frappa violemment le comptoir du poing et dit :

— "Je l'avais oublié ; manque d'habitude ; tenez voilà cinq piastres ; gardez le change, ma femme descend."

Mais le commis n'a gardé ni le change ni le secret, ce qui explique pourquoi Madame Létourdi sourit malicieusement, à la grande confusion de son mari quand il la présente à un de ses collègues.

## UN CAPITALISTE

Marguerite — Qu'est-ce qu'il fait ton fiancé ?

Marthe. — C'est un capitaliste.

Marguerite. — Je l'aurais pris pour un artiste.

Marthe. — C'en est un. C'est lui qui fait les titres capitales des pancartes de son magasin.

## UNE SOLUTION



O'Pat. — Peux pas arriver.

O'Kal. — D'accord, alors. Je t'avais bien dit qu'j'étais plus grand que toi et que tu n'arriverais pas si t'étais pas dessous.

## MA MAISON

Ma maison est toute blanche et sourit au soleil.

Ses fenêtres semblent autant de regards ouverts pour contempler le riant paysage et l'agreste vallée où, sinue, au milieu de la prairie, la claire rivière aux ondes transparentes. A gauche, l'horizon se perd dans les profondeurs de la forêt dont les lignes sombres tranchent la raie bleue du ciel avec la noire de leurs grands sapins. Et ce plan sévère fait mieux ressortir la grâce du village qui étage, du côté opposé, ses toits rouges sur la colline, où pointe, droite, la flèche du clocher de notre vieille église.

Ma maison est toute blanche et sourit au soleil.

Oh ! qu'elle a bien avant moi-même abrité de vertus et caché de bonheurs : vertus modestes et bonheurs simples dont se rivaient les névrosés du jour, mais dont les exemples et les bienfaits se répandaient à l'entour, comme la bonne odeur saine et fortifiante des champs fertiles et des moissons fécondes.

Que de vos murs, ma chère maison, se sont échappées, furtives, de secrètes charités, s'en allant le long des routes frapper aux portes nécessiteuses, consoler et secourir ! Que de fois, au tomber du soir, à l'heure où tintait l'Angelus, le passant attardé avait-il rencontré sur les chemins, par tous les temps, au travers des sentiers, et se hâtant pour le retour, deux femmes seules, n'ayant pour les accompagner que le cortège de leurs bonnes œuvres, semées tout le jour, à mains peines, à cœur ouvert ! ma mère et mon aïeule... les bons anges du pays, à qui Dieu n'avait point voulu donner d'aïeul, car elles se les fussent bien vite arrachées pour, de leurs plumes, faire un lit plus doux aux malheureux.

Et vous, père, et vous, grand-père, mes vénérés, quels enseignements sacrés n'ai-je pas recueillis de vos lèvres, alors que, sur vos genoux, j'apprenais à épeler les premiers mots de ce livre de l'humanité où vous aviez glorieusement inscrit vos noms à la page la plus héroïque !

Berceau de mes ancêtres, toit saint et béni, ce n'est pas seulement de pierres et de sable que vous avez été construits, vous reposez sur d'indestructibles bases édifiées du solide ciment de l'honneur.

Mais si vous me rappelez toutes les joies de mon enfance, les gaies escapades de mes vacances d'écolier, les premières rêveries du jeune homme et les agitations de son cœur, en peine d'un autre cœur, combien tous ces souvenirs, pourtant si doux à ma pensée, s'amoindrissent et s'effacent devant celui du jour où, rayonnant de bonheur, dans l'épanouissement de ma jeunesse et l'extase d'une échappée de paradis, j'ai franchi votre seuil pour y faire entrer, comme dans un temple élevé pour elle, celle qui venait de m'être unie. Oui... les vieux s'en étaient allés un à un, et le jeune oiseau accourait à son tour prendre possession du nid, tout chaud encore de leurs tendresses. De là-haut ils avaient dû se pencher pour mieux bénir le couple radieux qui venait abriter ses amours aux lieux mêmes où ils avaient aimé, et faire pleuvoir des fleurs célestes sur la tête de celle qui était maintenant ma femme.

Ma femme !... celle que j'adorais tout bas ; mais placée dans mon cœur à de tels sommets, que jamais l'audace de mes vœux n'eût certes osé l'atteindre, et qui était venue à moi, avec la grâce de son sourire et le charme de sa bonté, me dire :

— Mais, Jean, à quoi pensez-vous donc, et que sert-il de vous aimer si vous n'en devez rien faire ?

Ah ! chère créature ! âme incomparable ! qu'elle était bien digne des autres qui l'avaient devancée et qu'elle avait bien sa place marquée

à ce foyer d'honneur où venaient, à celles de ses précédentes, s'ajouter ses propres vertus !

Quand, plus tard, — un peu tard, comme si pour s'être fait attendre ils avaient su m'en devoir être plus chers. — naquirent mes enfants, mes deux jumeaux, mon fils et ma fille, de quels transports n'avez-vous pas retenti, ma vieille demeure, témoin, de mes ivresses d'époux et maintenant de mes joies paternelles.

Mon Georges ! ma Georgette ! mes orgueils et mes trésors !... Je ne pouvais me lasser, non, jamais me rassasier de les couvrir de baisers, et devant ces caresses folles, la douce maman, un peu fâchée, disait alors, tendant les bras :

— Après vous, Jean... s'il en reste...

Les voir grandir, se rouler sur l'herbe et dévaler les pelouses, au grand soleil qui dorait leur peau rosée, et par les jours de pluie, les entendre trotter tous deux, courant l'un après l'autre, se poursuivant à travers les escaliers et les longs corridors... quels jeux, quels rires sonores, quel

## SOUTIEN DE FAMILLE



Nettoyer votre trottoir, Madame ?

joyeux bruit de leurs voix perlées remplissaient alors toute la maison !

Vous en avez gardé l'écho, n'est-ce pas ?

Ils étaient si beaux, si vivaces et si bons ! Dans l'azur de leurs yeux se lisait toute la blancheur de leurs âmes. Je les voyais en mes rêves d'avenir, Georges, fidèle aux traditions de famille, fier de son nom sans tache, sa sœur, colombe de l'arche sainte, lys de notre couronne, dont le parfum embaumerait nos vieux jours.

Mon Dieu ! je vous remercie : vous m'avez fait goûter toutes les joies pures que le cœur de l'homme peut contenir. J'ai vu largement à la coupe de la vie, sans que ma lèvres en ait gardé la saveur d'une goutte d'amertume. J'ai été heureux, je vous ai connus, bonheurs.

.....  
Ma maison est toute noire et pleure dans la nuit.

Pourquoi donc êtes-vous déserte et si sombre maintenant ? Pourquoi vos volets clos semblent-ils autant d'yeux morts qui ne doivent plus s'en-

tr'ouvrir jamais ? Répondez, vieux murs, qu'ont creusés tant de pluies d'orage, et sur lesquels aujourd'hui tombent impunément les flots intarissables de mes larmes sans trêve.

Dites ce drame de huit jours où tous les miens ont été emportés, fauchés par le même mal inexorable, l'angine, l'angine cruelle et sourde, étoffant nos pauvres auges, sans même nous laisser le temps de les voir mourir, et dans la même semaine, la mère, atteinte à leur chevet du germe de leur mort, et succombant aussi elle, en me disant : — Pardon, Jean, si, je les suis, ils sont trop petits, voyez vous, pour se passer de moi.

Me voilà seul à présent, exaspéré, farouche, errant parmi les chambres vides, aux âtres éteints, criant après les disparus, hurlant mon deuil aux quatre coins du logis muet, seul au milieu de toi, tombé de mes amours, sépulcre de mes espoirs. Ah ! ah ! que tu as bien ouvert, et large et grande, ta porte hospitalière à la mort ! Tu voulais sans doute, lassée de ta blanche façade, la voir quelque temps ornée de tentures funèbres, et derrière, impassible, assister aux lugubres convois. On dit que les maisons ont une âme : qu'as-tu donc fait de la tienne ?

Ecoute : je ne veux plus te voir debout. Je ne veux plus que rien de toi subsiste, puisqu'en moi tout est détruit. Il faut que tu t'écroules pour m'enlever sous tes ruines, m'écraser sous tes décombres, brayer mon cœur fou... Face de pierre insensible ! Tu tiens à ta vieille existence. Tu veux encore t'étendre sur ce coin de pays où tu es vénérée, où ton nom est invoqué comme celui d'un sanctuaire, asile de grâces et de charité. Non ! Tes pieds font partie de cette terre qui recouvre ceux que j'ai aimés et je n'y veux rien souffrir de vivant. Mais puisque, orgueilleuse et lâche, tu te refuses à disparaître, c'est moi, entends-tu ? c'est ma main qui va porter l'incendie dans tes flancs, la flamme vengeresse de mon atroce désespoir. Et quand tu ne seras plus qu'un monceau de cendres, enfin délivré du supplice de ta présence, jouissant de l'âpre horreur de mon vœu satisfait, je m'engloutirai sous tes débris fumants, au-dessus desquels s'élèvera le cri de l'abominable douleur qui me torture, de la fureur qui me dévore, et dans le flamboiement de tes lueurs sanglantes, s'exhalera mon agonie.

.....  
Brûlé, le manoir de Lanzae, devenu fou, le dernier qui portait ce nom, celui de bons vieux seigneurs de mon pays et de braves gens.

ARNEL OGIÉ.

## UN CHIEN PHÉNOMÉNAL

M. Lamateur (un marchand qui lui a vendu un chien) — Je vous ai payé un gros prix pour la brute que vous m'avez vendue la semaine dernière et elle a lâché dévaliser ma maison, hier soir, sans même aboyer.

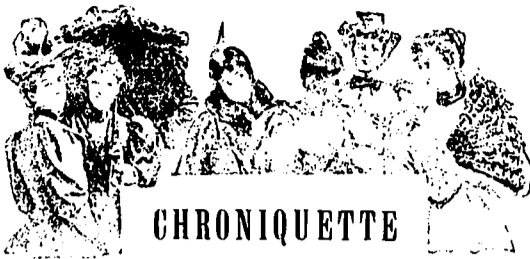
Marchand. — Aboyer ! Sachez, monsieur, que ce chien est bien trop dressé pour aboyer. Il était occupé à regarder les voleurs, à les dévisager pour les identifier. La première fois qu'il les rencontrera sur la rue, il les reconnaîtra dans la minute. Aboyer ! pense pas qu'un chien comme ça aboie jamais ; c'est pas un chien, c'est un détective, il vaut son poids en or.

## UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE

Julie. — Jacques, faut pas le dire, mais nous sommes une bande de jeunes filles qui avons fondé une société secrète.

Jacques. — Oh ! oh ! et dans quel but ?

Julie. — Comment dans quel but ? mais pour nous raconter tous les secrets que nous savons.



## CHRONIQUETTE

Il y a correspondant et correspondant, au pluri correspondante et correspondante, et j'envoie tous mes remerciements à la charmante — car elle doit être charmante — personne qui m'a envoyé ces ravissants portraits à la plume auxquels je m'empresse de céder la place que l'administration du SAMEDI me charge de remplir toutes les semaines.

C'est intituler : "Quelques une de celles qu'on rencontre dans le monde."

Je commence.

×

LA SOTTE.—Bête comme un petit pot, même un grand, de fort calibre. Seulement, elle s'habille bien, et babille, et rit encore mieux. Elle rit à tout ce qu'on dit autour d'elle, on est ravi parce qu'on croit qu'on a dit quelque chose de très spirituel ; elle rit à tout ce qu'elle dit, ce qui fait croire à la galerie, qui généralement n'approfondit guère, qu'elle a dit quelque chose de très amusant. La maîtresse de la maison est aussi enchantée, tous les gens qui entrent dans son salon, en entendant ce rire qui est contagieux de sa nature, se disent : "Tiens, nous arrivons bien, on n'a pas l'air de s'ennuyer." Elle rit pour le thé, pour les lampes qu'on apporte, pour la grosse bûche dans la cheminée qui se fend en deux et lance des étincelles. Quelle heureuse nature ! On connaît tant de gens tristes !

×

LA PLEUREUSE.—Elle, c'est tout le contraire, perpétuellement navrée, indifféremment navrée sur tout.

Elle n'est pas en deuil, mais elle en a l'air. Elle tombe, s'affaisse sur le premier siège qui lui tombe sous... la main et commence la série de ses lamentations : 1o sur l'état actuel des choses, 2o sur la politique, 3o sur la misère qui est ef-

## PLEIN D'AFFECTION



—Monsieur, votre chien ne veut pas lâcher la jambe.  
—Cela prouve son grand attachement pour vous.

froyable, 1o sur la pénurie d'hommes de caractère, d'écrivains, de penseurs, d'hommes de lettres, d'artistes, etc. "Si c'était seulement chez nous, mais c'est général ; j'ai une amie qui habite l'Angleterre..." Une autre fois, c'est une amie qui habite n'importe où, et qui se plaint également de cette disette de talents. Comme elle est ferrée sur son sujet, qu'elle débite un peu partout, elle se tire de ses lamentations avec beaucoup de grâce, et comme il y a un certain fond de vérité, tout le monde l'approuve ; même "le monsieur de son temps," qui a pris la défense de tout ce qu'elle attaquait, est obligé de reconnaître, sinon qu'elle est charmante, une pareille épithète ne pourrait pas lui être appliquée, du moins qu'elle est fort aimable !

×

LE BUREAU DE PLACEMENT.—On l'a surnommée "la bijoutière," parce qu'elle a toujours "des perles" à vous proposer. Cherchez-vous un domestique, une cuisinière, un cocher, un ménage, pas de ménage, une institutrice, une Allemande, une Anglaise, elle a tout à fait votre affaire. Il, ou elle, est resté de "onze à quatorze ans" dans la même place. A encore un stock quelquefois assez amusant de tous les tours, de toutes les gradineries des domestiques mâles ou femelles. Elle connaît tous leurs trucs. Elle ne fait pas de visite sans donner une adresse, l'heure à laquelle il faut se présenter : "Allez-y de ma part, voici ma carte. C'est une perle." Elle a la spécialité aussi de guetter les domestiques dont les maîtres vont mourir.

Il y en a un ou une qui est chez celui-ci ou chez celle là, depuis quatre ans ! Elle se précipite à leur maison prendre de leurs nouvelles. Cela fait rire tout le monde. Voilà qui n'est pas banal.

×

LA DAME DONT ON FAIT LA CONNAISSANCE AUX EAUX, EN VOYAGE, AUX BAINS DE MER.—Encore un fléau qui s'abat sur les salons généralement, dès qu'on commence à rester chez soi. On lui a dit : "Je reprends mes mardis après le premier janvier," et ça ne tombe pas dans l'oreille d'une sourde. Il entre pas mal de curiosité dans cet empressement. On veut voir si tout ce qu'elle vous a raconté sur son appartement, sur ses relations est vrai, et pas par trop brodé. Est-ce qu'elle vous aurait engagée à la venir voir si elle habitait un sale quartier, un sale appartement, et si elle ne connaissait pas quatre chats ! Pas folâtre pour les gens qui sont forcés d'avalier les récits des voyages, la vie des eaux, ou les petites histoires de tennis. Ou on ne les connaît pas, et ils ne vous intéressent pas ; ou on les connaît, ils ne peuvent plus vous intéresser. C'est un déballage de noms d'hôtels, de baigneurs, de médecins d'eaux, de montagnes de promenades, de personnes rencontrées, de choses dont vous n'avez jamais entendu parler, de M. Untel, de Mme Untelle, de la vieille Z... Ça n'amuse que deux personnes, mais on est si content de la voir partir qu'on s'écrie en chœur :

—Je ne vous plains pas de vous être trouvée avec cette dame à...

×

LA DAME QUI VIT EXCLUSIVEMENT POUR



I

Les grands chapeaux étaient assez...



II

Mais les grandes manches sont simplement de trop.

L'ÉDUCATION DE SES ENFANTS.—Vous trouverez qu'elle arrive un peu de bonne heure. Il est à peine deux heures, maintenant que déceimment on n'ose plus se montrer avant quatre ou cinq heures. "Nous aurons un peu de temps pour causer ensemble. On ne se voit pas quand on a quatre-vingt dix personnes." On se livre à des études comparatives sur tous les cours, sur les professeurs d'accompagnement, sur les matinées où on peut conduire ses enfants, sur celles dont il faut s'abstenir, sur le mérite des Anglaises ou des Américaines, sur leurs qualités, leurs défauts. A quatre heures elle est encore là. On commence à arriver. Le sujet n'est pas épuisé. Justement vous allez être éclairée. Etes-vous pour le professeur de violon homme ou le professeur-femme pour donner des leçons à une jeune fille ? Le monsieur qui a beaucoup d'esprit "n'est pour ni l'un ni l'autre." "La dame qui ne vit que pour l'éducation de ses enfants," a profité d'un moment où la maîtresse de la maison avait la tête tournée d'un autre côté pour regarder sa montre.

—Quatre heures et quart. Et mon cours qui finit à quatre heures et demie, je n'ai que le temps.

Elle était venue passer chez une amie le temps que durait le cours. Cela lui est assez commode. C'est à côté.

—Vous voyez qu'on peut s'occuper de ses enfants et être une femme du monde accomplie ?

—Elle est charmante ! Elle paraît fort aimable ! Comment ! elle a déjà de grandes filles en âge d'aller au cours ?

×

LA PETITE VIPÈRE.—Comme les oreilles de toutes les personnes qui ont quelque chose à se reprocher, même celles qui ont la conscience pure, doivent tinter tous les jours de quatre à sept, et souvent toute la soirée ! Tellement jolie, tellement l'air de n'y pas toucher, avec son sourire d'enfant et ses beaux yeux bien francs, que personne ne se méfie d'elle. Elle a toujours cette phrase à la bouche : "Moi, j'ai horreur des potins, je ne crois jamais à tout ce qu'on raconte..." "Y étiez-vous ? l'avez-vous vu ?" Avec ces précautions oratoires il est permis d'insinuer toutes les horreurs qui vous passent par la tête. Elle a surtout le talent de faire dire aux autres ce qu'elle pense, ce qu'elle ne veut pas dire elle-même. Quand elle fait l'éloge de quelqu'un, ce n'est jamais sans laisser tomber son petit grain de perfidie, — et cela si gentiment, en passant un petit bout de langue sur ses lèvres et en jouant avec son manchon. Le petit grain lèvera plus tard quand vous raconterez vous-même la même histoire, et vous ne pourrez pas dire que c'est elle qui en est l'auteur.

×

LA SAVANTE.—Elle sait tout, elle voit tout, elle connaît tout le monde et toute chose. Elle est à cinq ou six conversations dans un salon. Dans le groupe A on parle des examens du barreau ; dans le groupe B on parle du mariage de

Mlle O... ; dans le groupe C, de la rupture de tel grand mariage ; dans le groupe D, de la mort de tel personnage ; dans le groupe E, d'un livre, d'une pièce, d'un opéra. Elle ne peut pas répondre à tout le monde à la fois, elle est bien malheureuse. Par qui va-t-elle commencer ? Elle ne peut pas, en conscience, laisser propager tel cancan qu'elle sait faux, rétablir un fait et ne pas en démolir un autre. Toute à toutes les conversations, elle ne peut guère être à ce qu'on lui dit à elle, aussi a-t-elle toujours ce mot à la bouche : "Faites moi donc penser de vous raconter..." Et elle a tant de choses à raconter qu'elle n'en raconte même pas le quart. Elle est obligée, quand elle peut se débarrasser de la maîtresse de la maison, d'aller faire son petit tour de groupe en groupe ; seulement elle arrive trop tard : dans le groupe A on parle de la mort de M. B..., dans le groupe B de *Mignon*, dans le groupe C de Mlle O... On ne sait plus ce qu'elle veut dire, mais ça ne fait rien.

Pour copie conforme.

POMPONNETTE.

UNE FEMME TROP ATTENTIONNÉE

(Pour le SAMEDI)

APRÈS DINER

Monsieur.—Où donc est ma pipe d'écume ? je croyais l'avoir laissée sur la cheminée, derrière la pendule, hier soir après l'avoir fumée.

Madame.—N'as tu pas dit, mon ami, quelle te prendrait très longtemps à... comment dis-tu ? ...à culotter je crois ?

Monsieur.—Très probablement. Ça ne s'obtient pas du jour au lendemain. Mais cela ne m'apprend pas où elle est.

Madame.—Tu sais que je fais tout ce que je peux pour te faire plaisir.

Monsieur.—Comme la bonne petite femme que

ART FIN-DE-SIÈCLE



La statue de la Liberté éclairant les opinions artistiques du chef de la police, avec costume "ad hoc".

tu es ; mais qu'est ce que ton affection peut avoir à faire avec ma pipe ?

Madame.—Ceci, mon ami ! Sachant combien tu désirais que ta pipe fut... colorée j'éprouvais beaucoup de peine en songeant au temps que cela prendrait et j'ai tâché de t'aider.

Monsieur.—Hein ! Ah ! non par exemple, tu ne t'es pas mis à fumer la pipe ?

Madame.—Oh ! le vilain. Non, je ne l'ai pas fumée moi-même ; mais ce matin un mendiant est venu frapper à notre porte tenant encore entre ses dents une mauvaise petite pipe de terre, alors...

Monsieur (tâchant de rester calme).—Alors... alors, tu lui as fait présent de ma pipe, je suppose ?

Madame.—Voyons, mon ami, penses tu que ta petite femme est aussi simple que ça ?

Monsieur.—Mais qu'est ce que ce mendiant peut avoir à faire avec ma pipe ?

Madame.—Comme tu es impatient ? il s'agirait de ta femme que tu ne le serais pas plus. Voilà : Me rappelant ce que tu avais dit du temps que cela te prendrait pour... pour colorer ta pipe, j'ai demandé à ce mendiant s'il voulait la fumer toute la journée pour une piastre. Il n'a pas voulu et a exigé une piastre et demie, le plus bas prix du marché m'a t-il assuré. J'ai accepté son prix et il est en ce moment dans la cour à travailler ferme. Ça ne doit pas être pénible car il n'a pas l'air fatigué, au contraire. Les mendiants ne sont décidément pas si paresseux qu'on le dit ; il s'agit de leur parler doucement pour les faire travailler.

Monsieur. (Il se lève.)

Madame.—Où donc vas-tu ? pas à ton bureau ? il n'y a pas encore une demi heure que tu es ici ; tu ne t'en vas sitôt ordinairement.

Monsieur (s'en va en faisant claquer la porte).

Madame.—Mais que peut il avoir pour être si fâché ? c'est la première fois, qu'il se conduit ainsi depuis six mois que nous sommes mariés — (elle regarde par une fenêtre donnant sur la cour). Allons ! bon ; il arrache sa pipe au mendiant... il le chasse... mais il n'est pas payé... c'est mal ça... mon mari serait-il méchant ? (elle pleure.)

CUISINE DÉLICATE

La cuisinière Adèle n'aime pas la musique. L'autre jour, comme sa maîtresse, attelée à son piano, jouait sans relâche, elle vint la trouver :

—Si Madame continue à jouer comme cela des valses tout le temps, pour sûr que ma crème va tourner.

QUEEN'S THEATRE

PROF. BALDWIN

Les spectateurs du Queen's, cette semaine, sont témoins d'une des représentations les plus intéressantes de la saison. Le Prof. Baldwin réellement captive l'attention de l'auditoire.

Une foule de réponses aux questions posées à sa femme sous l'influence du magnétisme sont réellement étonnantes, et vraiment c'est une chose étonnante chez Mme Baldwin, si c'est chez elle une affaire de mémoire.

Quoiqu'il en soit, les questions et les réponses provoquent le rire et la gaieté, et les heures que l'on passe au Queen's s'écoulent avec une rapidité étonnante.

Ce qui contribue à faire de la soirée une séance intéressante est la comédie en un acte où l'on peut assister à toute une scène de ménage où les caractères différents des époux donnent lieu à des scènes désagréables d'abord et qui deviennent très morales et amusantes quand les intrigues cachées deviennent connues.

Mrs Kittie Baldwin remporte dans cette comédie un grand succès. Elle joint à un physique avantageux une facilité remarquable dans le rôle qu'elle a à remplir.

L'Espagnol Lopez est très applaudi dans son solo de Mandoline.

Cette semaine, au Queen's, sera très avantageuse à l'administration qui a prouvé son discernement en donnant des scènes désopilantes après les terribles représentations de "Faust."

LA PREMIÈRE IMPRESSION



Madame.—Il va m'arriver aujourd'hui un lot de servantes en réponse à l'annonce que tu as mise dans le journal.

Monsieur.—Je suis bien content de voir que tu as mis tous tes bijoux ; cela fera une bonne impression sur les visiteuses.

VEAU DE PRIX

Chez le cordonnier, un client se plaint que les chaussures que l'on vient de lui mettre aux pieds coûtent trop cher. Alors, le marchand, du ton le plus gracieux :

—On voit que Monsieur ne s'y connaît pas... Si Monsieur se rendait seulement compte du veau qui est entré dans ces bottines, il ne dirait pas cela.

PAS ÉGOÏSTE

En chemin de fer :

—Tiens ! vous fumez !... Donnez-moi un cigare ?

L'autre lui répond :

—Faites excuse, je n'ai que celui-là... et un autre que je vais fumer tout de suite après.

TOUJOURS JEUNE

Une vieille fille montre un perroquet à un visiteur :

—Tel que vous le voyez, il a près de cent ans, dit-elle.

—Ah ! fait l'autre, il est encore vert pour son âge.

THEATRE ROYAL

"THE STAR GAZER"

"The Star Gazer" mérite la faveur du public désireux de passer quelques heures désopilantes. En effet la représentation donnée au Théâtre Royal, cette semaine, renferme toute une série de situations burlesques amusantes, de réparties fines et épatantes. Le programme est très varié, et comme la représentation n'est basée sur aucune intrigue suivie, le spectateur suit sans fatigue le développement de la pièce, qui change de ton avec l'apparition de chaque nouvel acteur sur la scène. Comme spécialités, mentionnons les chansons et danses nouvelles qui ont été rendues avec beaucoup de talent.

Nous espérons que le Théâtre Royal fera salle comble pour les deux dernières représentations qui auront lieu cette après-midi et ce soir, avec une troupe d'acteurs que l'on y remarque dans "The Star Gazer".

La semaine prochaine : "The Tornado", une autre troupe de premier ordre.



MA TANTE

Ce n'était pas une tante comme les autres. Elle n'avait pas de cheveux gris et pas la moindre ride ; aucune tendance à l'obésité, sans nul excès de maigreur. Une taille bien prise, des épaules élégantes, un cou blanc et flexible, et, dominant le tout, un visage frais et gracieux éclairé de grands yeux bleus, et casqué d'une lourde chevelure noire à reflets fauves. Bref, ma tante comptait dix-huit printemps.

C'était juste une année de moins que moi qui entraais tout fringant dans ma vingtième année.

J'étais l'aîné de ma tante. Eh bien ! pourtant, je dois le reconnaître, elle était beaucoup plus sérieuse que moi. Cela ne m'empêcha pas de lui faire la cour, — ou peut être fut-ce à cause de cela.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai aimée — ou cru l'aimer — avec cette ardeur de la jeunesse, qui brûle si fort qu'elle se consume toute seule. Outre les attrait de la jeune fille, il y avait aussi la séduction de l'obstacle qui me fascinait : si je me faisais aimer d'elle, — ô bonheur ! — quelle opposition n'allais je pas rencontrer dans ma famille ! Un neveu épouser sa tante !... Quelle folie ! Nous étions trop jeunes ! Et puis, il fallait des dispenses !... etc... Que sais-je ?... — Ma mère, elle-même, quoique éprouvant pour cette toute jeune sœur si tardivement venue une affection quasi maternelle, n'aurait sans doute pas accueilli le projet sans objections : me voyez-vous le beau-frère de maman !

Le sort devait en décider autrement ; ma tante — je l'appelais par son prénom : Madeleine... — ne se laissa pas émouvoir par mes attitudes languoureuses, ni par mes œillades furtives !

Quelle jeune personne sérieuse !

Elle était venue passer l'été dans ma famille, à la campagne. Retenu à la ville, je ne vins qu'un mois de septembre chez mon père. Il y avait plusieurs années que je n'avais vu Madeleine ; je ne mis pas une demi-journée à m'en éprendre comme un fou. S'en aperçut-on, et fut-ce pour cela qu'on nous interdit de nous tutoyer ? Toujours est-il qu'on n'empêcha pas ma tante de se promener avec moi. De son côté, elle y semblait prendre plaisir. De sorte que j'en abusai.

Mais chaque fois que nous nous trouvions seuls ensemble et que je voulais engager l'entretien sur un terrain brûlant, Madeleine me regardait de son air le plus sérieux — qui me glaçait — et, haussant les épaules :

— Mon neveu, me disait-elle, j'ai à travailler ; je rentre...

J'enrageais ! — Mais pour qu'elle ne me quittât pas, je pris le parti de ne plus parler de rien. Notre intimité y gagnait : nous étions ensemble comme frère et sœur !

\* \*

Un matin, on reçut une dépêche : c'était mon oncle César, — le frère de mon père, qui venait passer une semaine chez nous, avec sa fille.

Mon oncle : quarante ans, — peut-être même trente huit !... la tournure et la physionomie très jeunes, malgré une calvitie précoce qui commençait à lui dénuder le crâne. Veuf depuis plusieurs années. — Ma cousine : quinze ans ; la taille plate, les épaules carrées d'une fillette ; les traits pas encore affinis, — à peine dégrossis...

De ma part, ces nouveaux hôtes ne furent pas bien accueillis : ils mirent fin à mes tête à tête avec Madeleine. Tantôt, c'était le père, tantôt, la fille ; souvent les deux.

Le premier s'emparait du bras de ma tante qui me disait :

— Nous vous confions Pauline !

Et, souriante, devant ma moue :

— Amusez-vous bien ! Vous êtes du même âge ! Cinq ans de différence ! C'est la proportion...

Je n'étais plus assez jeune pour pouvoir protester. Mais au fond de moi je ressentais une colère furieuse.

Et Madeleine ne manquait pas une occasion de me vanter Pauline :

— D'abord, elle est jolie !

— Ah oui ! parlons en !

— Certainement : une blonde aux yeux noirs.

— Cela ne vaut pas une brune aux yeux bleus !

— Vous ne savez ce que vous dites ! Pauline est charmante.

Cela ne pouvait pas durer.

Un jour, après le déjeuner, j'entraînai Madeleine dans le parc.

— C'est exprès, ce que vous faites-là ? lui demandais-je avec rage.

Elle demeura impassible.

— Dites-moi d'abord ce que je fais, répondit-elle, je ne comprends pas.

Ces paroles m'exaspérèrent.

— Vous voulez que Pauline vous remplace auprès de moi, parce que vous ne m'aimez pas ! Vous n'avez pas de cœur !

— Et vous, vous êtes fou !

— Pas du tout, je suis très calme, au contraire, répondis-je en faisant un effort surhumain. La preuve, c'est que... vous voyez bien... je ne vous retiens pas...

— Vous avez raison...

Ma place est avec les gens sérieux... Et vous êtes un enfant.

Très calme, elle s'éloigna.

Je la suivis du regard, et, sitôt qu'elle eut disparu, m'étant laissé tomber sur un banc, je cachai ma tête dans mes mains... et je ne pus m'empêcher de pleurer !

Il y avait un temps inappréciable que j'étais ainsi — peut-être cinq minutes, peut-être une heure, lorsque je sentis qu'on s'asseyait doucement à côté de moi ; une main légère se posa sur mon épaule... Et une idée folle me passa par l'esprit :

— Si c'était elle !

Mais on parla ; et le charme fut rompu. La voix, caressante, disait :

— Qu'est-ce que tu as, Georges ?... Réponds-moi !... Georges !...

Et, après un silence :

— Si, pourtant, tu voulais avoir confiance en moi !...

— Cette intervention de Pauline, — envoyée sans doute par Madeleine, — m'énerva.

Je repoussai ma cousine brutalement ; et, me levant :

— Je n'ai rien ! Il s'agit de choses qui ne regardent

pas une petite fille comme toi ! Va jouer avec ta poupée !...

Et je m'éloignai — sans qu'elle songeât à me suivre !

Mon oncle César resta jusqu'à la fin du mois, et ces derniers jours furent épouvantablement tristes... Je ne me départais pas d'une mauvaise humeur furieuse qui jetait une ombre sur la gaieté de tout le monde.

\* \*

A mon retour à Montréal, les circonstances m'amenerent à partir pour le Nord-Ouest, où, sur le désir de mon père, je restai deux ans. Quand je revins, mes sentiments et ma manière de voir taient considérablement modifiés. Dois je le dire ? je ne pensais plus à ma tante sans sourire ; quant à ma cousine, je n'y pensais pas du tout.

J'arrivai à la maison.

— Madeleine est ici, me dit mon père.

— De plus en plus sérieuse ?

— De plus en plus. — Ton oncle César est aussi avec nous...

— Est-ce qu'il se déplume toujours ?

— Ces deux années ne t'ont donc pas rendu plus raisonnable, Georges ?

— Si, si ! seulement je m'informe des nouvelles.

— Eh bien ! en fait de nouvelles, je vais t'en apprendre une grande : Madeleine va épouser mon frère.

J'ouvris de grands yeux. Puis, me remémorant les temps passés, je conclus que l'événement était tout naturel. En somme, Madeleine était si sérieuse qu'elle comblait la différence d'âge. Tenait-elle tant à être ma tante qu'elle s'appropriait à le devenir doublement ?

— Elle est dans le jardin, me dit mon père ; si tu veux aller la rejoindre...

Du perron, je l'aperçus ; elle était toujours très bien ; mais toute mon attention fut absorbée par la jeune fille qui marchait à côté d'elle.

Une taille fine, élancée gracieuse ; une cascade de cheveux blonds ébouriffés sous un large chapeau de paille ; une bouche rose et souriante comme une fleur sous un rayon de soleil...

De loin, tout cela me charma, mais ne me

## APPENDICE INUTILE



Eva. — Tu as oublié de faire une queue à ta vache.  
Raymond. — Pourquoi que je l'ai pas oubliée ; pourquoi je n'ai pas mis de mouches.



LE VRAI BONHEUR



Alice — Eh, bien ! es-tu heureuse ?  
 Gertrude. — Heureuse ! je le crois ! nous nous disputons toute la journée et j'ai toujours le dernier mot.

rappela aucun souvenir. De près, je reconnus Pauline.

Quelle métamorphose !

Ma tante fut affectueuse, — mais très digne.

Pauline voulut être aimable, mais demeura tout intimidée : elle avait dix-sept ans.

Le soir, moins élarouchée, elle s'abandonnait à sa nature exubérante, et nous étions devenus intimes amis. Elle ne m'avait pas gardé rancune.

Madeleine eut un sourire en me regardant. Les mois suivant, on nous fiança.

\* \*

Aujourd'hui, je témoigne très sérieusement le plus profond respect à Madeleine, — qu'on prendrait volontiers pour ma sœur, — puisqu'elle ne s'est pas contentée d'être deux fois ma tante, et qu'il lui a encore fallu devenir ma belle-mère.

MICHEL N...

IL L'AVAIT VUE

(Pour le SAMEDI)

Il rentra l'air soucieux.

Elle, qui était joyeuse et aimante, en vit un instant qu'il lui était arrivé quelque chose de grave.

Il détourna la tête quand elle voulut, comme d'habitude, l'embrasser.

C'était la première fois qu'il la repoussait.

— "Georges," dit-elle avec anxiété, "dis-moi ce que tu as ? Parle-moi franchement. Mieux vaut connaître la vérité, quelque triste qu'elle puisse être."

Il baissa la tête, resta silencieux quelques instants, trembla et lui dit :

— "Oh ! Fannie, comment peux-tu mentir ainsi ? je sais tout."

— "Tout, quoi ?"

— "Épargne-moi, il est des choses qui sont trop pénibles à dire."

— "Je ne sais ce que tu veux dire ; je n'ai pas à t'épargner. Je veux maintenant savoir ce qu'il y a ; dis-le moi de suite ; quelque calomniateur t'aura empoisonné l'esprit."

— "Je le désirerais ; mais je ne puis douter : j'ai vu. N'ajoute pas l'hypocrisie à tes autres crimes. J'étais là et j'ai vu."

— "Vu, quoi ?" s'écria-t-elle, "qu'est-ce que tu as vu ? Ah ! ça, un de nous deux a perdu la raison ?"

— "Calmez-vous, madame. Je vous ai vue, — vous ma femme, la femme que j'ai tant aimée — alors que vous ne saviez pas que mon regard pesait sur vous. Vous étiez en ville, rue Saint-Jacques, dans la foule. Lui, filait, il était pressé. Vous pouviez à peine le suivre. Vous avez fait des signes — oui madame des signes violents — pour attirer son attention."

— "Seigneur ! est-ce possible ?"

— "C'est ce que je me disais, madame. Vous avez tenu cette conduite sur la rue, en public. Et, lui, tout d'abord ne voulant pas faire atten-

tion à vous, filait toujours. Mais vous avez fini par attirer son regard, il sourit ; et vous êtes partis ensemble."

— "C'est faux ! aussi faux qu'il est possible de l'être."

— "Madame, c'est trop vrai, hélas ! Je vous dis que je vous ai vue. Inutile de nier."

Alors, elle se laissa tomber sur le sofa ; lui, détourna la tête pour cacher son émotion. Les larmes commencèrent à glisser à travers ses beaux doigts effilés ; l'indignation, la colère, et peut-être la honte l'étouffaient. Soudain elle se leva et regardant son mari bien en face elle lui dit :

— "Peut-être, monsieur, me direz-vous son nom à lui ?"

Sans répondre il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et se retournant lui dit gravement :

— "Certainement, madame, je vous ferai cette dernière faveur. C'était le conducteur du char du Windsor No..."

Et il ferma la porte sur lui ; bien lui en prit car pendant que le mécréant se tordait de rire derrière cette porte bouclier, il entendit trois ou quatre potiches venant s'écraser dessus.

FABLES ORIENTALES

LES AVEUGLES ET L'ÉLÉPHANT DU ROI

Dans le pays de Djambouli, il y avait un roi nommé Adaracoukha. Un jour, il dit à un de ses serviteurs : "Parcourez les diverses parties de mes États, ramassez tous les aveugles et amenez-les dans mon palais."

Après avoir reçu cet ordre royal, le serviteur se mit en route, et ayant amené tous les aveugles qu'il avait rencontrés, il les conduisit dans le palais et alla en informer le roi.

Le roi ordonna à son premier ministre d'emmener ces hommes et de les mettre en présence de ses éléphants. Le ministre les conduisit dans l'écurie, leur montra un à un tous les éléphants, et leur ordonna de les toucher. L'un toucha une jambe, un autre l'extrémité de la queue, d'autres le ventre, les flancs, le dos, l'oreille, la tête, les défenses, la trompe. Après leur avoir tout montré, il les ramena auprès du roi, qui leur demanda :

— "Avez-vous vu ou non les éléphants ?"

— "Nous les avons vus complètement," répondirent-ils.

— "A quoi ressemblent-ils ?" demanda le roi.

Celui qui avait touché les jambes dit : "L'éléphant de notre illustre roi est comme une colonne. — Comme un balai, dit celui qui avait touché le bout de la queue. — Comme une branche d'arbre, dit celui qui avait touché le haut de la queue. — Comme une masse de terre, dit celui qui avait touché le ventre. — Comme un mur, dit celui qui avait touché les flancs. — Comme la crête d'une montagne, dit celui qui avait touché le dos. — Comme un large van, dit celui qui avait touché l'oreille. — Comme un mortier, dit celui qui avait touché la tête. — Comme une corne, dit celui qui avait touché une défense. — Comme une grosse corde, dit celui qui avait touché la trompe."

Cela dit, tous ceux qui avaient touché l'éléphant se mirent à se disputer, chacun d'eux soutenant son opinion.

LE ROI ET LE GRAND TAMBOUR

Un roi dit un jour : "Je veux faire fabriquer un grand tambour dont les sons puissent ébranler les airs jusqu'à la distance de dix lieues. Y a-t-il quelqu'un qui puisse le fabriquer ? — Nous ne pourrions le faire," répondirent tous les ministres.

En ce moment arriva un grand officier nommé Kandou, qui était dévoué au souverain et aimait à secourir le peuple du royaume. Il s'avança et dit : "Votre humble sujet peut faire ce tambour, mais il en coûtera de grandes dépenses. — A

merveille !" s'écria le roi. Et aussitôt il ouvrit son trésor et lui donna toutes les richesses qu'il contenait. Kandou fit transporter à la porte du palais tous ces objets précieux, puis il publia en tous lieux cette proclamation : "Aujourd'hui le roi, dont la bonté égale celle des dieux, répand ses bienfaits ; il veut déployer toute son affection pour ceux de ses sujets qui sont pauvres et indigents. Que tous les malheureux accourent à la porte du palais." Bientôt, de tous les coins du royaume, les indigents arrivent, avec un sac sur le dos, en se soutenant les uns les autres. Au bout d'un an, le roi demanda si le grand tambour était achevé ou non. "Il est achevé," répondit Kandou. — "Pourquoi," dit le roi, "n'en ai-je pas entendu les sons ? — Sire, je désire que Votre Majesté daigne prendre la peine de sortir du palais et de visiter l'intérieur du royaume, elle entendra le grand tambour, dont les sons retentissent dans les dix parties du monde." Le roi fit apprêter son char ; il parcourut son royaume et vit le peuple qui marchait en rangs pressés, l'accueillant partout avec des acclamations. "D'où vient, s'écria-t-il, cette prodigieuse multitude ? — Sire, répondit Kandou, l'an passé vous m'avez ordonné de construire un grand tambour qui pût se faire entendre jusqu'à la distance de dix lieues. J'ai pensé qu'un bois desséché et une peau morte ne pourraient propager assez loin l'éloge pompeux de vos bienfaits. Les trésors que j'ai reçus de Votre Majesté, je les ai distribués, sous formes de vivres et de vêtements, aux religieux et aux brahmanes, afin de secourir les plus malheureux et les plus pauvres de votre royaume ils sont accourus à la source des bienfaits comme des enfants affamés qui volent vers leur tendre mère. Ils vous remercient aujourd'hui, et leurs actions de grâces retentissent partout. Les sons du grand tambour n'auraient jamais été aussi loin."

LE SILENCE SAUVE LA VIE

Un chasseur passait sous un arbre après le coucher du soleil. Entendant un oiseau qui gazouillait dans le feuillage, il prit aussitôt son arc, visa l'oiseau et l'abattit.

— "Que le silence est une belle chose ! se dit en lui-même le chasseur ; il est également utile à l'animal et à l'homme. En effet, si cet oiseau avait su se taire il n'aurait pas trouvé la mort."

BONNES AMIES



— Ne trouves-tu pas que Jeanne a réussi à avoir l'air d'un monsieur ?  
 — C'est heureux pour elle, car elle n'aurait jamais pu avoir l'air d'une dame.

## LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Voilà le mariage, Lisa, c'est bon pour les fous.

## UN PEUREUX

THOMAS, ouvrier de campagne.

ELISA, une belle (fille de cultivateur).

SCÈNE. — Une cuisine de ferme.

ELISA (dossant la table avec quelque peu de coquetterie. Elle sourit.) — Ah ! bien, Thomas, on peut dire que vous surprenez votre monde ! Venir, comme ça, tranquillement, sans bruit, à l'heure où on fait son petit ménage et alors qu'une jeune fille est loin de penser à son... amoureux ; ça vous ressemble, Thomas.

THOMAS (ôtant sa pipe de ses lèvres et parlant lentement). — Ta, ta, Lisa, je vous ai vu regardant par cette fenêtre ; arrangeant vos frisettes, votre châle, votre robe, en attendant... quoi ? ma visite, je suppose. Dites la vérité, Lisa ! Les inventions ça se découvre toujours.

ELISA (relevant la tête). — Vous êtes observateur, M. Thomas (à demi-voix) peut être trop ; mais vous êtes si poli et si agréable ! Pourquoi êtes-vous venu sitôt, aujourd'hui ?

THOMAS. — Pour commencer, je suis venu pour que vous me priiez de m'asseoir et pour causer un brin pendant que les vieux sont de l'autre côté.

ELISA. — Vous ne connaissez pas mieux nos habitudes quand vous serez de la famille.

THOMAS. — Hum ! Lisa, les bans ont été publiés et personne ne s'y est opposé.

ELISA. — Opposé ! mais pourquoi dites-vous cela, Thomas ? Opposé, mais ma toilette de mariée est toute prête là-haut. (Avec hésitation.) Je sais bien que Joe a été un peu surpris, mais fallait s'y attendre. Quand il m'a demandé le jour, sa voix tremblait un peu. "Mardi en huit," lui ai-je dit. "Mardi en huit," a-t-il répété. "Bien, Lisa, vous avez perdu la tête et..."

THOMAS. — Et... Joe avait raison, Lisa. Je voulais vous écrire, Lisa, mais les mots étaient bien longs, l'encre bien sèche, et puis je suis pas bien habile à cela ; alors, je suis venu pour vous dire que j'ai bien réfléchi et que je ne crois pas que le mariage soit bon pour tout le monde.

ELISA (s'écartant fiévreusement avec son mouchoir). — Thomas ! que voulez-vous dire ? où voulez-vous en venir ?

THOMAS. — Faut pas vous agiter comme ça, Mademoiselle Elisa ; arrêtez votre éventail et soyez raisonnable comme moi. J'ai bien réfléchi allez, contre mon habitude. Alors, j'ai trouvé que le mariage ça faisait perdre bien du temps et ça causait bien des ennuis. Alors, pensant, comme vous le disiez à Joe, que je devais me marier mardi en huit et que, comme P'tit Pierre me le disait, c'était une chose bien grave, la plus grave qu'un homme pouvait faire dans sa vie, j'ai bien réfléchi et je crois que si nous pouvions arranger la chose en amis, sans querelle, vous pourriez trouver mieux que moi et je pourrais rester garçon.

ELISA (s'affaisant dans sa chaise). — Oh !

THOMAS. — Faut pas avoir l'air de perdre votre sentiment, Lisa, parce que ça se voit que ce n'est pas pour de vrai. Et puis vous avez vu que le pot d'eau est plein et à portée de ma main. J'ai pas l'intention d'être désagréable, au contraire. Je sais ce que je dois faire. J'ai été trop loin pour reculer. Je suis un brave homme, Lisa. Alors, que je me suis dit : Si ça plaît comme ça à Lisa, c'est bien ; si ça lui plaît pas alors on se mariera mardi et d'aussi bon cœur que vous voudrez. Mais si Lisa est la fille raisonnable qu'on dit qu'elle est, et que je crois qu'elle est, elle comprendra que le mariage n'est qu'une suite de querelles et de misères.

ELISA (pleurant). — Et... nous... nous sommes fiancés... l'an dernier... tout le village le sait... nous a vus nous... promener...

THOMAS. — C'est vrai, Lisa ; mais qu'est-ce que ça fait, ça. Se promener, c'est marcher en se donnant le bras ou en se tenant par la taille, regardant la lune ou ses bottes sans se dire deux mots. Mais le mariage, Lisa, quand vous avez passé la lune de miel, et elle marche vite, ce n'est que disputes, querelles et batailles. Si l'un veut avoir la fenêtre ouverte, l'autre veut qu'elle reste fermée ; si l'un veut son thé fort, l'autre le veut faible ; si l'un aime à parler au voisin ou à la voisine, l'autre veut vivre comme un ours. Voilà le mariage, Lisa, c'est bon pour les fous.

ELISA (entrecoupant ses paroles de sanglots). — Et ma toilette de mariée... et les voisins... qui... diront qu'Elisa... a été... refusée par un... vieux garçon... comme vous !

THOMAS. — Vous avez trop de peine, Lisa, pour que je réponde comme vous me parlez. J'ai pensé à votre toilette, — pure coquetterie ! — quant aux voisins je m'en moque. Vous pouvez dire, Lisa, que c'est vous qui ne voulez pas de moi. Quant à votre toilette, si vous ne voulez pas la perdre vous pouvez épouser Joe.

ELISA (sanglotant avec plus de calme). — Joe ?

THOMAS. — Joe. Joe est un de ces naïfs qui pensent que le mariage c'est le Pérou. Joe pense que deux sont aussi heureux qu'un avec quatre piastres par semaine et quelquefois rien du tout par quinzaine. C'est comme ça qu'il est, Joe. Il en tient pour vous, Lisa. Joe ne pense pas, n'a jamais pensé que vous ne seriez pas toujours frisée, que vous ne seriez pas toujours souriante, aimable, douce comme un ange avec ces quatre piastres. J'ai parlé à Joe, il vous mariera demain si vous voulez de lui. Alors, tout le monde sera heureux.

ELISA (qui s'est arrêtée de pleurer). — Je réfléchirai. N'importe qui vaut mieux que vous ; vous vous êtes odieusement conduit, Thomas.

THOMAS. — Vous voulez dire honnêtement, Lisa. Vous serez plus heureuse avec Joe. Et moi je serai aussi plus heureux, malgré le plaisir que j'ai eu à me promener avec vous. Tenez, voilà Joe qui vient. Je vous laisse, mais je vous promets de changer mes opinions sur le mariage si avant six mois Joe ne me reproche pas de lui avoir joué un mauvais tour.

LEFURET.

## INSOMNIE

Docteur (qui a donné à son client des poudres pour le faire dormir). — Eh, bien ! dormez-vous mieux maintenant ?

Client. — Je dors assez bien, j'ai toujours assez bien dormi ; mais le malheur est qu'à peine endormi la garde me réveille pour me faire prendre vos poudres.

## ERREUR EXCUSABLE

Le fiancé (voyant une fleur sur la table). — Puis-je me permettre de prendre cette fleur, en souvenir de votre affection ?

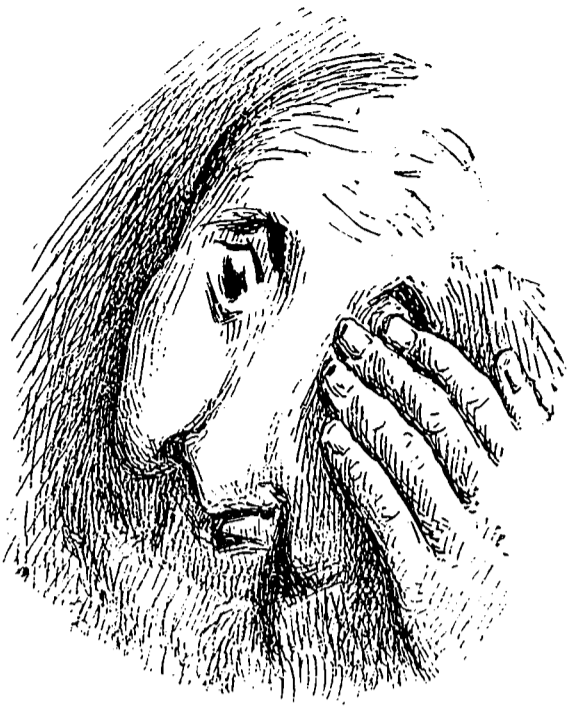
La fiancée. — Jamais, monsieur ! Vous ne voyez donc pas que c'est mon nouveau chapeau !

## LA CHUTE DES GRANDS PARENTS



— Pourquoi Dieu avait-il défendu à Adam et Ève de manger du fruit défendu ?  
Paul (qui a son bras en écharpe) — De peur qu'ils ne se fassent du mal en tombant de l'arbre.

DEVINETTE



Il y en a qui prétendent qu'il y a deux têtes dans ce dessin. Est-ce vrai ?

LE PRÉTENDU D'ESTELLE

Le temps a marché depuis Molière ; chose évidente. Nous assistons, tous les jours, au massacre des anciennes idées par les idées nouvelles. Mais rien de neuf, cependant, ne s'est produit sous ce pauvre soleil qui se tache et s'éteint. Il y a eu transformation, oui ; changement radical, non. Certes, nous ne rencontrerions plus dans le monde le fils de M. Diafoirus disant à sa fiancée :

— Avec la permission de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

Mais à toute heure, à chaque pas, que de soupirants aussi bizarres que celui-là, on y pourrait trouver.

Le *Prétendu d'Estelle* par exemple, bien qu'il soit mon bon ami, va me servir à démontrer, *ridendo*, et clair comme le jour, que les sciences modernes ont, comme celles d'autrefois, des respectables adeptes, souvent, et des initiés ridicules, toujours.

En outre, le *Prétendu d'Estelle* me servira à prouver tranquillement que la graine des fiancés grotesques et dépouillés de toute poésie n'est point perdue encore. La nature ne cesse d'en semer sur la terre.

Le *Prétendu d'Estelle* a vingt-cinq ans. C'est déjà cela. Son œil est agréable, ses cheveux sont abondants. Bref, en le voyant, la jeune fille la plus préoccupée de ses robes ne peut s'empêcher de murmurer :

— Pas mal, ce monsieur !

De son côté, Estelle, — dix-sept ans ! ah ! mon Dieu, quel malheur ! — Estelle est un ange. Simple, naturelle, bonne, franche, exquise enfin est cette Estelle ! Les personnes que ce portrait fidèle ne contenterait point, peuvent ajouter à ma sauce l'assaisonnement qui leur conviendra le mieux. A cet effet, je leur offre, ci-dessous, une poivrière pleine d'adjectifs :

Gracieuse, aimante, pure, rose, petite, séduisante, douce, fine, tendre, gaie, blanche, blonde, sensible, etc., etc.

Estelle est tout cela, et quelque chose qui la rend plus chère et plus précieuse que le diamant pour tout le monde.

Estelle est... Estelle !

Estelle a donc un "prétendu."

Déjà ?... Je le comprends, mais cela m'attriste. Enfin, c'est la règle et la loi.

On n'a pas plutôt une petite fille jolie que la flamme de ses aimables yeux attire autour d'elle

un tas d'affreux papillons. C'est la destinée, hélas !... Passons.

Le *Prétendu d'Estelle*, mon ami Panatin (Louis), est épris violemment, il le dit du moins, de la délicate jeune fille. Seulement, il faut bien l'avouer, le *Prétendu d'Estelle* est — un statisticien. Oh ! mais un statisticien dans la plus petite et la plus inutile des acceptions de ce mot.

La science des faits sociaux exprimés par des termes numériques, comme disait Aclanwal, son fondateur, n'a en mon ami Panatin (Louis) qu'un fanatisme que infécond, dont toute la gloire consiste à s'écrier en séance solennelle, devant les membres de la Société à laquelle il appartient :

— "Messieurs, il y a en Angleterre, tant en magasin que dans la vie privée, 45,763,561 parapluies. En les mettant les uns au bout des autres on obtiendrait une longueur égale à la circonférence de la terre !"

Tel est mon ami Panatin (Louis), le *Prétendu d'Estelle*.

Je dis toujours : le *Prétendu d'Estelle*, j'ai tort.

La vérité, c'est que ce bon Louis, un statisticien hors ligne toujours, n'est plus du tout le prétendu de la chère enfant, et cela depuis un certain soir du mois de juillet dernier.

L'histoire vaut bien qu'on la raconte.

Ce soir-là, assis gentiment à côté l'un de l'autre, après dîner, dans le jardin paternel, Estelle et Panatin (le triste Némorin en cravate blanche) soupiraient de concert en regardant les étoiles pendant une à une dans l'azur assombri.

Ils ne se disaient mot. La soirée était délicieuse. Le parfum le plus doux des plantes rares montait dans la fraîcheur de l'air. Un silence parfait enveloppait la nature calmée. Dans le lointain, un piano quelconque égrenait des notes attendrissantes. C'était une de ces nuits rares où pleurer semble bon et point ridicule, où l'on a envie, tout célibataire endurci que l'on soit, d'aller se jeter aux pieds exigus d'une jeune fille et de lui dire : "Épousez-moi, mademoiselle, tel que je suis, et faites le bonheur d'un monstre !"

Ils ne se disaient mot. Le vent léger agitait à peine les hautes feuilles des arbres.

Tout à coup le *Prétendu d'Estelle* tira un carnet et un crayon de sa poche, silencieusement.

Qu'allait-il faire ? Un sonnet ? Oh ! oui, des vers, pour le moins, et des vers à la petite bouche fraîche parfumée, une véritable fleur, que ses yeux contemplaient avidement.

Quatrain à une jolie paire de lèvres ! l'aimable sujet, le délicieux poème.

Estelle tout bas souriait dans l'ombre naissante et, le cœur battant, regardait les doigts du jeune homme courir sur le papier blanc.

Il écrivait, il écrivait ! vite ! vite ! — l'inspiration sans doute !

Soudain, d'un air très calme, et reposant la pointe de son crayon sur le bout de son nez, mon ami Panatin troubla la sérénité de la nuit par ces paroles étranges adressées à sa fiancée palpitante :

— Combien buvez-vous de vin par jour ?

La pauvre Estelle rougit d'abord, pâlit ensuite et répondit :

— Mais... je ne sais guère, une demi-bouteille peut-être...

— Bon, reprit Panatin, faisant exécuter de nouveau à son crayon des courses au clocher sur son calepin.

Au bout d'un instant, gravement, le *Prétendu d'Estelle* se tourna vers l'ange de ses rêves et lui dit :

— Mon enfant, si vous êtes curieuse de savoir tout ce qui a passé par votre petite bouchette depuis dix-sept ans, je vais vous l'exposer. Voici le tableau :

— Oh ! monsieur, fit-elle stupéfaite.  
— Vous êtes surprise ? je le conçois ! La statistique est une science étonnante. Mais vous allez être bien autrement renversée après la lecture de ce petit papier... Vous verrez ce qu'il faut pour entretenir vos grâces et vos charmes.  
— Louis !... soupira Estelle.  
— Depuis dix-sept ans (quinze en moyenne), vous avez absorbé :

Bœuf ou veau.....	5
Moutons ou chevreaux.....	2
Cheval.....	1
Poulets.....	327
Canards.....	203
Oies.....	27
Dindes.....	80
Petits oiseaux.....	824
Poissons de mer.....	75
id. eau douce.....	83
Œufs.....	3120
Légumes hiver..... (bottes).....	287
id. été..... (id.).....	502
Fruits..... (paniers).....	603
Fromages.....	173
Lèvres, lapins.....	123
Gibiers divers.....	89
Farine pain..... (sacs).....	29
id. gâteaux..... (id.).....	11
Vins..... (pièces).....	11
Bière..... (bouteilles).....	200
Eau..... (gallons).....	1,100
Liqueurs..... (flacons).....	69

— Assez ! monsieur ! assez ! s'écria Estelle  
— Vous êtes fâchée ? reprit bravement son prétendu.  
Estelle ne répondit rien.

Mais le lendemain, mon bon ami Louis Panatin recevait par le premier courrier, une lettre ainsi conçue :

" Cher monsieur,

" Une maladie subite de notre fille nous oblige à partir sans retard pour le Groënland. C'est à regret que nous nous voyons forcés d'interrompre d'agréables relations. Croyez à tous les sentiments d'amitié d'un père qui se déclare.  
" Votre tout dévoué, etc. "

Le *Prétendu d'Estelle* n'a pas compris. Il croit à un rival...

LES RISQUES DE LA PROFESSION



— Helloh ! Charles, as-tu été malade dernièrement ?  
— Oui, une inflammation de la membrane muqueuse ; mais je m'en suis promptement affranchi.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

XI — PRIVILÉGE

(Suite)

— Il n'y a qu'un moyen d'arranger cela, dit l'amiral en souriant, c'est de réussir et vous réussirez, j'en répond ; je plains le navire chinois qui aura affaire à vous.

— Je connais un meilleur moyen, et... si vous permettez, mon amiral ?

— Parlez donc.

— Nous allons, n'est-ce pas, pénétrer dans la baie d'Along et bombarder les forts de Thuan-An pour descendre à terre et forcer le roi de Hué à reconnaître notre suprématie ? Or, il n'y a pas là de flotte chinoise, donc, pas de navire à faire sauter, donc pas de besogne pour les torpilleurs...

— Je vous vois venir, fit l'amiral, toujours souriant ; le commandement d'une compagnie de débarquement vous irait à merveille, hein ?

— Si vous m'en jugé digne.

— Et vous ne demanderiez qu'à aller chercher ce grade de lieutenant qui vous cause tant d'inquiétude, en plantant le drapeau français sur un fort annamite. C'est bien, nous verrons... Vous resterez momentanément à bord du *Bayard*. Et si la chose se peut, au moment du débarquement, nous verrons, mon ami.

Le 18 juillet 1883, l'escadre du contre-amiral Courbet mouillait dans la baie d'Along.

Tous les correspondants qui ont suivi cette magnifique campagne ont décrit, dans les termes les plus enthousiastes, le spectacle splendide qu'offre cette baie semée d'immenses rochers à pic, affectant les formes les plus bizarres.

Cette série de blocs gigantesques qui semblent les reste de quelque monstrueuse convulsion de la terre, ont du moins l'avantage, quand on ne s'est pas brisé en naviguant au milieu de leurs dangereuses passes, de protéger les navires contre toute tempête ; les vents de large ne peuvent y arriver.

Mais que de prudence, que d'habileté pour ne pas sombrer en tournant quelqu'une de ses dents ! C'est le nom que donnent les matelots à ces rochers, qui, rongés à la base par la mer, leur font l'effet d'une vieille mâchoire. La division de Chine, commandée par le contre-amiral Meyer, était déjà mouillée dans la baie d'Along.

Les deux contre-amiraux se saluèrent de treize coups de canon, et les deux escadres se trouvèrent réunies dans la baie qui n'avait jamais vu tant de navires : des cuirassés, des transports, des canonnières, des croiseurs, des avisos, un yacht de guerre...

Un mois plus tard, après d'interminables négociations, — des négociations chinoises, c'est tout dire, — l'escadre d'opérations, commandée par le contre-amiral Courbet, quittait les parages de Tourane, dans lesquels elle attendait l'ordre de combattre, et se dirigeait lentement, avec une prudence extrême, vers les forts de Thuan-An, desquels dépendaient le sort de Hué.

Les illustres mandarins qui dirigeaient les affaires de la cour de l'Annam étaient bien persuadés que les forts suffiraient pour arrêter la flotte française à l'entrée de la rivière de Hué.

La ville de Hué, la capitale de l'Annam, est située à petite distance de la mer, dans une île formée par un fleuve qui porte le même nom.

Après quelques sondages, la flotte s'embossait devant les forts et le bombardement allait commencer.

Les Annamites, qui regardaient tranquillement par les embrasures des forts, hissèrent leur drapeau jaune sur lequel s'étale un terrifiant dragon rouge. Et, à deux heures, un obus lancé par le *Bayard* donnait le signal du combat. Aussitôt, tous les navires envoyèrent des projectiles sur les points précis qui leur avaient été indiqués.

Pendant quelques minutes, les Annamites ne répondirent pas ; on se prenait à espérer que la résistance ne serait pas sérieuse, ce dont le commandant en chef, très avare de la vie de ses hommes, se réjouissait déjà, quand tout à coup les embrasures des forts s'éclairèrent : on ripostait.

Riposte peu redoutable pour le moment, les canons ennemis n'envoyant que des boulets ronds qui s'engloutissaient à mi chemin, après avoir fait des ricochets.

Et cependant, malgré la supériorité de nos armes et l'extraordinaire précision du tir, les Annamites tenaient bon. Nos obus avaient déjà allumé des incendies dans le village, démonté plusieurs batteries : il y avait surtout le quartier maître Hélcine qui, avec une pièce de tourelle du *Bayard*, démolissait, l'une après l'autre, les pièces de la batterie de la Pagode. Et cependant le feu des ennemis ne cessait pas, non seulement celui des forts, mais aussi celui de petites batteries installées dans le sable, au ras de la mer.

On ne s'arrêta qu'à la nuit ; tout le monde avait besoin de repos.

Vers le matin, on se préparait à débarquer, mais le lieutenant de Montmoran, envoyé en reconnaissance, rapporta que d'énormes vagues qui roulaient sur le rivage, rendraient le débarquement impossible. Et les matelots, déjà descendus dans leurs embarcations, remontèrent en grognant ; c'eût été une si bonne partie de plaisir, pour un dimanche, car c'était un dimanche, d'aller taper sur les faces jaunes.

Les faces jaunes faisaient des mouvements de concentration, passaient, dans des sambans, d'une rive à l'autre ; et les forts recommençaient bravement le feu. On avait dû y amener de nouveaux canons dans la nuit ; car ce jour là, leurs boulets arrivèrent à l'escadre, traversant la hune de la *Vipère*, enfonçant la coque du *Bayard*, blessant plusieurs hommes. Cela devenait sérieux.

Le contre-amiral fit recommencer le bombardement. En quelques minutes, tout fut fini ; la position n'était plus tenable dans les batteries annamites.

On se reposa le reste de la journée. Malgré le coup de sifflet qui permettait les jeux, les matelots dormaient un peu partout.

La nuit suivante, vers trois heures, les compagnies de débarquement se préparaient, pour de bon cette fois :

Gilbert Morel commandait l'une d'elles, et c'est ce qui faisait dire à ses camarades :

— Est-il heureux :

Il allait chercher son grade à la pointe de son sabre, sans songer qu'il pouvait aussi bien trouver la mort...

Déjà tous les hommes étaient dans les canots, les canons démontés pour la traversée. Le *Bayard* donna le signal en tirant un coup de canon ; et la petite flottille, remorquée par des baleinières à vapeur, se dirigea vers la terre.

Les Annamites tiraient furieusement, ne s'imaginant pas, d'ailleurs, que cette petite troupe eut l'audace de venir attaquer leurs retranchements, qui se développaient sur une ligne de près de deux kilomètres : bien certainement, il les auraient tous tués avant qu'ils pussent toucher terre.

Mais les canots avançaient comme pour une promenade dans la rade de Toulon. On était d'une gaieté et d'un entrain !...

Il fallut se jeter à l'eau à une certaine distance de la terre ; on était mouillé jusqu'à la ceinture, on en riait ; les armes n'étaient pas mouillées, elles, on le verrait bien tout à l'heure.

Les Annamites surtout pourraient le constater.

Gilbert Morel atteignit le premier la terre, suivi à deux secondes près par l'enseigne de vaisseau Olivier. Puis, tous les marins du *Bayard*, ceux de l'*Atalante* et du *Château-Renaud*...

L'infanterie de marine occupait l'aile gauche, les marins l'aile droite.

Et c'était à qui pousserait le plus vite en avant pour aller imposer silence à ces batteries qui n'entendaient nullement renoncer la lutte.

Heureusement, les canonnières annamites tiraient mal, leurs boulets rasaient la plage, et les matelots sautaient pour les éviter, comme s'ils avaient joué à la balle.

Les troupes annamites qu'on avait rangées au pied des forts se décidèrent enfin à fuir, après une solide résistance, et mirent le feu au village de Thuan-An, pensant sans doute nous arrêter.

Est-ce qu'on arrête des bandes de matelots lancés à l'assaut ?

La batterie de la pagode des bains du roi tomba la première en notre pouvoir. Et la marche en avant continuait furibonde.

« La marée humaine hérissée de baïonnettes monte toujours à la course, un peu en désordre ; les matelots, lancés, y vont comme des enfants. Puis, brusquement, ils s'arrêtent, reculent de deux pas. Une nouvelle tranchée remplie de têtes humaine !... Toutes ces figures viennent de surgir à la fois sous une rangée de chapeaux chinois de forme abat-jour ; leurs petits yeux, à coins retroussés, regardent avec une expression fautive et féroce et dilatée par une vie intense, par un paroxysme de rage et de terreur. » — PIERRE LOTI.

Oui, les matelots avaient hésité soudain, ainsi que le raconte le merveilleux écrivain à qui nous devons les plus belles pages qui aient été écrites sur cette guerre lointaine.

C'est que les hommes de cette grande tranchée étaient superbes, aguerris, les soldats réguliers de l'Annam, que la pluie d'obus n'avait pu réussir à déloger de leur trou et qui barraient courageusement le passage à la trentaine de braves qui couraient en avant.

Ils eurent peur un moment, presque une minute, les jeunes matelots, pour sans doute de ces visages extraordinaires, inconnus, de ces regards obliques, quelque chose d'irraisonné qui aurait pu changer cette minute d'arrêt en déroute, si Gilbert Morel ne s'était jeté dans la tranchée en criant :

— En avant !

Les Annamites se redressaient.

Un lieutenant de vaisseau de l'*Atalante* prononçait rapidement des paroles de courage, d'honneur, pour entraîner ses hommes.

Et enfin, les voilà dans la tranchée, Sylvestre le premier. Et dans un élan de rage, avec des cris de victoire !...

Et une terrible décharge des Kropatscheks ou plutôt les "gros paquets," comme les matelots appelaient leurs fusils à répétition, écrasa les réguliers annamites comme un coup de tonnerre.

C'était fini ! La panique avait commencé. Les Annamites étaient vaincus ; ils fuyaient en désordre, tandis que les matelots montaient toujours en courant.

Et puis, ce fut la batterie ronde.

Et puis, le fort des Cocotiers, le fort des Magasins de Riz, les forts du Nord.

Enfin le fort Central.

Les canons, rapidement remontés, les avaient criblés d'obus ; les compagnies finissaient de les enlever au pas de charge.

Les matelots méritaient bien l'ordre du jour qu'on allacha sur les navires :

« États-majors, équipages et troupes  
de la marine et des colonies.

“ Vous avez vaillamment combattu, vous avez montré une fois de plus ce que la France peut attendre de votre patriotisme.

“ Le roi d'Annam a demandé une suspension d'armes, le commissaire général civil est à Hué pour traiter.

“ En quelques jours, vous avez donné un nouveau prestige au nom français dans l'Extrême Orient.

“ Voilà les premiers résultats de vos succès.

“ La France entière y applaudira.

“ A bord du *Bayard*, devant Thuan-An, le 23 août 1883.

“ *Le contre-amiral commandant en chef  
de la division navale du Tonkin.*

“ A. COURBET.”

Après le combat, Gilbert Morel était resté à terre, où il devait aider à l'installation du corps expéditionnaire, pour lequel on débarquait quatre mois de vivres.

L'agitation du combat passée, le lion furieux qu'il avait été disparaissait pour faire place à l'enfant au cœur simple, tout jeune, et, son service accompli, son premier soin, dans la paillette du fort des Cocotiers, où il avait momentanément élu domicile, était, quelques jours après, de reprendre son journal, qu'il adresserait à sa mère par le prochain courrier.

Et le récit qu'il lui faisait de l'attaque de Thuan-An ne ressemblait guère à celui qu'elle lirait dans les journaux. Il insistait longuement sur le bombardement qui, disait-il, avait réduit l'ennemi à l'impuissance; et quant au débarquement, cela n'avait été qu'une simple promenade, les Annamites avaient lâché pied sans combattre...

“ Et c'est à peine, mère, si j'ai eu à tirer mon sabre...”

Et il lui recommandait de se défier des correspondants de journaux qui, ne connaissant pas les choses de la guerre, prénaient les incidents les plus simples pour d'horribles combats. Il voulait lui persuader qu'il ne courait aucun danger.

Comme il achevait son récit, Sylvestre, qui ne le quittait plus, lui annonça la visite du lieutenant de Montmoran.

Philippe était cruellement vexé; on s'était battu, et il n'avait rien fait.

— Je vous félicite de tout mon cœur, s'écria-t-il en embrassant Gilbert; mais je suis jaloux de vous.

Et il raconta ses malheurs: le commandant en chef ne l'avait employé qu'à faire des sondages, à reconnaître des points douteux.

— Tandis qu'il ne sait rien vous refuser, à vous... Mais je suis décidé à prendre ma revanche...

— A la prochaine affaire?

## XII — GENTILHOMME EXOTIQUE

Le soir, avec cette insouciance de la jeunesse, les deux amis, quoi qu'en pays ennemi, et quel ennemi! sortirent tranquillement avec l'intention de se promener à l'aventure sur la rivière, n'ayant pour toute escorte que le fidele Sylvestre.

Le sampan, qu'ils montaient, après avoir longé la côte, fit quelques détours au milieu des sables: Philippe, qui avait étudié la carte du fleuve, donnait les indications nécessaires. Et on se trouva bientôt dans une petite rivière qui courait d'abord entre des rives sèches, mais fut promptement encaissée dans une végétation épaisse et basse, qui la faisait toute noire.

Au bout d'une heure et demie, on était loin de tout, de la mer, des villages, des forts. Une paix infinie régnait sur les choses. Philippe plaisantait à voix basse, tandis que Gilbert se disait:

“ Nous tomberions dans quelque guet à pens, qu'on ne saurait jamais ce que nous sommes devenus.”

Ils arrivèrent à une jolie maison, perdue dans les arbres.

Comme ils touchaient le bord de la rivière, ils entendirent une musique douce, faite d'accords monotones qui avaient cependant un grand charme dans le calme de la nuit.

Ils sautèrent à terre; passèrent par un jardin embaumé, qui descendait jusqu'à la rivière et entrèrent dans une case de bambou et de papier, semblables à quelque énorme lanterne.

Dans un coin, tapis sur des nattes, des musiciens annamites frappaient nonchalamment des gongs, disposés comme les touches d'un orgue.

Des Japonaises accueilli ent les visiteurs par une fusée d'éclats de rire.

A ce moment, Sylvestre entra en courant dans la case des Japonaises; et, les yeux élargis par l'effroi, la poitrine toute secouée, il bégayait en s'appuyant sur une table de laque:

— Mon capitaine, je crois bien que nous sommes flambés!

La terreur, comme l'amour, se comprend dans toutes les langues.

Sylvestre était à peine entré que les musiciens annamites, abandonnant leurs instruments, passaient par-dessous les nattes qui ferment les paillettes, et disparaissaient sans un cri.

Les Japonaises étaient tombées à genoux, les mains tendues vers les deux officiers, et elles articulaient des sons extraordinaires, à demi étouffés dans leur petite bouche, et qui, bien certainement, signifiaient:

— Défendez nous!

Et elles écoutaient Sylvestre, comme si le français n'eût pas été une langue inconnue pour elles; elles suivaient son récit à l'expression de ses lèvres.

Ah! ce n'avait pas été long: au moment où lui-même prenait terre, après avoir amarré le sampan à des branchages, un autre sampan était arrivé en sens inverse, deux ou trois, et vingt, trente hommes en étaient descendus.

D'autres hommes, cachés dans le jardin, étaient venus au devant d'eux. Puis un individu assez grand, qui parlait sec, le maître du lieu sans

doute, avait donné des ordres, et les hommes s'étaient dispersés par trois ou quatre en diverses directions.

Sylvestre aurait pu filer à ce moment, sauver sa peau, mais il n'y a pas exemple de pareilles choses dans la marine. Si ces maîtres devaient y passer, il y passerait avec eux.

— S'ils sont trente, dit joyeusement Philippe, la partie est égale.

Gilbert, quoique n'approuvant pas un symptôme d'effroi, n'avait pas la même assurance.

Il est facile de se battre au grand jour; mais que faire contre un guet-à-pens, contre des assassins?

Courir à la rivière? S'embarquer en tirant au hasard dans les feuillages des coups de revolver?...

C'était peut-être le moyen le plus raisonnable de salut; mais que deviendraient les pauvres petites Japonaises?

— Ce serait peu galant de les abandonner, dit Gilbert, sans connaître le sort qui leur est réservé...

— Eh! parbleu, répliqua tranquillement Philippe, le maître du lieu leur ferait couper le cou sans remords...

— Et de si jolis cous!

— Nous ne pouvons décemment pas partir sans être maîtres du champ de bataille.

— Si l'on nous permet de livrer bataille, mon ami?...

Le silence de la nuit n'était plus troublé que par les sanglots des Japonaises.

Au dehors, c'est à peine si l'on pouvait distinguer quelques bruissements de feuilles, mais cela suffisait pour faire comprendre le mouvement de l'ennemi.

Les Annamites avançaient en vrais sauvages, rampant à terre, resserrant le cercle autour du pavillon.

— On va nous tirer comme des animaux pris au piège, dit Gilbert.

— Si on sortait? proposa Sylvestre dont la terreur instinctive, cette peur des choses mystérieuses de l'Orient, s'était évanouie au contact du tranquille courage de ses officiers.

— Ici du moins, remarqua Philippe, nous pouvons voir, grâce à toutes ces lanternes; dans le jardin nous ne verrions plus, et ces drôles, cachés derrière les feuilles, nous massacreraient sans que nous sachions seulement où riposter... Gilbert, je suis vraiment désolé...

Gilbert lui mit la main sur le bras:

— Pas de mots inutiles, Philippe. — Je suis d'avis, comme vous, que nous ne devons pas quitter ce pavillon; nous n'arriverions même pas à notre sampan. Attendons ici qu'on attaque... Et croyez-moi, ne tirons pas trop vite: nous voici placés en triangle, on ne nous surprendra d'aucun côté; je m'imagine qu'on préférerait nous faire prisonniers que de nous tuer; les cadavres ne produisent pas de rançon. Et, si l'on a l'imprudence d'entrer en négociation avec nous nous sommes maîtres du terrain.

Deux ou trois minutes se passèrent encore. Sylvestre, ne croyant pas à tant de précautions pour les attaquer, se demandait s'il n'avait pas rêvé.

En ce moment, un pas ferme retentit dans le jardin.

Quelqu'un marchait dans l'allée qui menait au pavillon.

— Sylvestre, ordonna Gilbert, relevez la porte.

La porte consistait en une simple natte qu'un petit lacet de soie permettait de tenir relevée.

Dans la lueur que jetaient les lanternes du pavillon, un homme d'assez haute taille parut, se dirigeant vers la porte.

Il était vêtu à l'annamite, mais avec quelque chose d'européen; et son visage n'avait rien d'asiatique.

— Ce n'est pas une face jaune, balbutia Sylvestre.

— Ça se complique, prononça Philippe.

— Pas d'imprudence! dit Gilbert.

L'homme, qui ne semblait pas armé, s'arrêta à la porte du pavillon, et, après avoir jeté un regard hautain sur les deux amis, demanda d'un ton méprisant:

— Que faites-vous ici, Messieurs?

Les Japonaises se cachaient derrière les officiers, se cramponnaient à eux.

Sylvestre serrait son revolver, ne comprenant pas que Gilbert ne lui donnât pas l'ordre de tirer.

L'inconnu l'apostropha d'un air gouailleur.

— Bas les pattes, matelot; tu vois bien que je n'ai pas peur de tes balles puisque je viens seul, sans armes, causer tranquillement avec tes officiers, alors que je n'aurais eu qu'un signe à faire pour qu'on vous massacrait tous sans que vous pussiez même vous défendre.

— Mais vous êtes Français, Monsieur? interrogea Philippe avec le même calme que s'il s'était trouvé dans un salon.

— Français! fit le nouveau venu avec un sourire, oui... Français, et c'est à votre qualité de Français, Messieurs, ou plutôt d'officiers français, que vous devez la vie...

— Bah! vous croyez? prononça ironiquement Philippe.

— Vous pensez peut-être que j'ai peur de vos armes et de votre courage, que je ne mets certes pas en doute... Mon cher Monsieur, vous êtes entourés par une soixantaine d'Annamites, tous armés de fusils de précision, tirant parfaitement; il m'aurait suffi d'ordonner une décharge convergente sur ce pavillon... puis de placer vos cadavres dans votre sampan et de le laisser filer au courant de l'arroyo... Et personne jamais n'aurait même soupçonné où les choses s'étaient passées... C'est le traitement que j'ai déjà fait subir à quelques drôles que les rires de ces Japonaises avaient attirés ici...

Il eut un geste brusque vers les trois petites femmes et leur adressa quelques paroles dans leur langue; il était aisé de deviner qu'il leur ordonnait de partir.

Philippe s'interposa :

— Puisque vous êtes Français, Monsieur, vous comprendrez, je n'en doute pas, le sentiment qui me fait prendre la défense de ces pauvres petites, car j'entends qu'il ne leur soit fait aucun mal...

— Vous entendez ?... Mais, Monsieur, vous parlez en maître !

— Je parle simplement en Français, Monsieur ; si j'ai eu tort de m'introduire chez vous où, je m'empresse de l'ajouter, mon compagnon ne m'a suivi que par pure obligeance, je suis prêt à vous rendre compte de ma conduite, en homme d'honneur ; mais je le répète, j'entends qu'il ne soit fait aucun mal à de pauvres petites folles irresponsables.

L'inconnu eut un sourire nerveux.

— Vous m'amusez vraiment, Monsieur, mais votre naïveté m'étonne ; vous parlez comme si nous étions sur le boulevard... Rassurez-vous, je ne punirai ces enfants, car ce sont des enfants confiés à ma garde, qu'en les privant de rubans pour leur ceinture pendant une quinzaine de jours, à la condition toutefois que vous ne renouvellez pas l'aventure. Je suis riche et puissant et ne connais guère ici-bas d'autre loi que mon bon plaisir, et je suis toujours impitoyable pour quiconque se permet de s'introduire chez moi. Alions, vous !...

Il s'adressait en japonais aux jeunes filles.

Toutes tremblantes, elles s'éloignèrent.

— Mais, Messieurs, asseyez-vous, je vous en prie, que nous causions un peu avant de nous séparer.

Il frappa trois coups sur un gong ; des domestiques annamites apportèrent du thé et des liqueurs françaises.

Sylvestre regardait les bouteilles avec défiance : des drogues sûrement qui allaient leur jouer de vilains tours !

Et il aurait bien voulu arrêter ses officiers qui acceptaient de prendre du thé. On le servit dans des tasses qui étaient de petites merveilles ; le maître du lieu but le premier pour écarter tout soupçon.

Philippe était ravi ; quelle charmante aventure à raconter à bord et plus tard dans les salons parisiens.

Gilbert, quoique à demi-rassuré, attendait impatiemment le moment où ils pourraient quitter cette maison mystérieuse.

L'inconnu racontait qu'il avait assisté à toutes les opérations de la flotte et du débarquement ; c'était pour cela qu'il avait quitté sa demeure un peu à l'improviste...

Ce qui vous a permis, Messieurs, de pénétrer chez moi ; vous voyez que je ne vous en garde pas rancune...

Il versait trois verres de chartreuse.

Seulement, avant de trinquer avec vous, je désirerais savoir qui j'ai eu, malgré moi, l'honneur d'abriter sous mon toit ?...

Philippe, montrant son ami :

— M. Gilbert Morel, qui commandait une compagnie de débarquement.

— Ah ! c'est vous, Monsieur, qui avez enlevé la grande tranchée ?... Mes compliments.

Et il tendait la main à Gilbert. Gilbert la prit, tout en éprouvant une soudaine antipathie, et il ne rendit pas le serrement de main qu'on lui donnait.

L'inconnu ne le remarqua pas, il se tournait vers Philippe.

— Et vous, Monsieur ?

— Moi, j'ai été moins heureux ; ma part de combat a consisté à prendre des sondages.

— Mais votre nom, Monsieur ?

— Je m'appelle Philippe de Montmoran.

Philippe avait à peine prononcé son nom que le teint, naturellement très pâle de l'inconnu, devint olivâtre ; une grande secousse le rejeta en arrière.

Cela ne dura d'ailleurs que quelques secondes ; déjà l'inconnu reprenait son calme.

— Excusez-moi, Messieurs... Un moment de surprise... J'ai connu jadis M. votre père, M. de Montmoran...

— Mais je serai charmé alors de lui porter de vos nouvelles.

— Non, dit l'inconnu en faisant un grand effort ; car il est inutile que je vous dise qui je suis.

Il se leva, alla jusqu'à la porte du pavillon et respira quelques instants l'air embaumé de la nuit. Puis il revint :

— Je suis vraiment très heureux que cette petite aventure se termine si bien ; je ne me serais jamais pardonné d'avoir fait tuer le fils de M. de Montmoran.

Il était maintenant tout à fait remis.

— Voyez cependant à quoi tiennent les destinées !

Et cette fois il tendit si cordialement la main à Philippe et à Gilbert que tous deux la lui serrèrent avec effusion.

— Monsieur, dit Philippe, vous êtes gentilhomme ?

— Peut être bien, Monsieur, répliqua l'inconnu avec un amer sourire.

— Mon père, à qui je m'empresserai de raconter tout ceci, devinera certainement...

— La chose est peu probable, car, pour Monsieur votre père, comme pour bien des gens, je dois être mort, et elle n'aurait d'intérêt que si je devais revenir en France, où je ne retournerai probablement jamais...

— Pourquoi donc avez-vous quitté la France ?

— Ah ! voilà que vous faites l'indiscret ! personne ne connaît les motifs qui m'ont forcé à m'expatrier... J'ai vécu loin de ma patrie, en aventurier, j'ai vu un peu tous les pays et j'ai fini par échouer ici, où j'étais bien perdu avant l'expédition française... Personne, à Hué, ne sait ma nationalité ; on me croit généralement Anglais ou Hollandais... Je laisse dire, pourvu que mes magasins soient remplis d'acheteurs, car je suis une manière de négociant entrepositaire... Et je vis en Oriental, en toute liberté. Et je m'éteindrai sans doute un beau matin ici, au milieu de mes fleurs, qui sont la chose à laquelle je tiens le plus au monde.

— J'espère, moi, Monsieur, dit gentiment Philippe, que vous aurez un jour la nostalgie de la France et que nous pourrons alors vous rendre votre gracieuse hospitalité.

L'inconnu secoua la tête.

— Je ne pense pas, dit-il ; mais enfin j'accepte votre offre.

Il se passa la main sur le front ; puis :

— Permettez-moi de vous demander des nouvelles de votre famille, de votre sœur, Mlle Viviane, de votre cousine... Mlle Madeleine de Montmoran ?...

Gilbert fut choqué d'entendre prononcer le nom de Viviane par cet homme ; et il se reprochait son antipathie : pourquoi détester un homme dont la conduite était si généreuse ?

Philippe parlait des siens sans embarras. Gilbert remarqua que l'inconnu était repris par son émotion au moment où Philippe racontait que Madeleine était maintenant une grande fille.

Il se leva, comme il l'avait fait tout à l'heure ; sa poitrine oppressée avait besoin du grand air. Il fit même quelques pas dans le jardin.

— Allons, Messieurs, dit-il en revenant, le jour luira bientôt ; il est temps que vous partiez, Matelot, allez démarrer votre sampan.

Ils sortirent tous et traversèrent silencieusement le jardin ; ils entendirent quelques bruissements dans les feuilles.

— Mes Annamites, prononça l'inconnu ; ils vous auraient tiré comme des lapins. N'allez plus recommencer de semblables expéditions !

Ils étaient au bord de la rivière ; Sylvestre avait déjà sauté dans le sampan : il ne se faisait pas prier pour partir.

— Au revoir ! dit Philippe.

— Je ne pense pas, prononça tristement l'inconnu. Allons, une dernière poignée de main, Messieurs, et adieu !

Gilbert descendait dans l'embarcation, Philippe ne savait pas partir : il était trop prodigieusement intrigué.

A propos, demanda l'inconnu d'une voix qu'il cherchait vainement à rendre ferme, comment va la baronne de Kernizan ?

Philippe, soudainement troublé, balbutia :

— Vous la connaissez donc ?

Et il était heureux pour lui que les lanternes du pavillon ne l'éclairassent plus, car il rougissait comme un enfant pris en faute. Le nom de cette femme prononcé ainsi par un inconnu, à des milliers de lieues de France, n'était-ce pas étrange ?

L'inconnu répondait :

— Je l'ai vue, jadis, dans votre famille. Elle était charmante alors.

— Elle est toujours adorable.

Sylvestre, que ces choses intéressaient peu, demanda :

— Embarquez-vous, mon capitaine ? Je crois qu'il est temps.

Et bientôt l'embarcation s'éloignait, se perdait dans la nuit, tandis que l'inconnu, s'appuyant contre un palétuvier, murmurait :

— Oh ! France !... Chère France !...

Et, lorsque le jour se leva, il était à la même place, balbutiant toujours le nom de la Patrie, et des larmes brûlantes coulaient sur ses joues.

## XII — FOU TCHÉOU

Le sampan emporté par la marée descendante filait rapidement entre les rives basses de l'arroyo, mais Sylvestre trouvait que ce n'était pas encore assez vite, et il s'épuisait en formidables coups d'aviron. Gilbert avait beau lui dire :

— Ce n'est pas la peine de se démolir les bras : nous arriverons bien avant le jour.

Le bon gars de Bretagne ne serait tranquille que lorsqu'on aurait gagné la mer ; et, alors seulement, il croirait que tout danger était écarté.

On a très bien vu cela, des gens qui vous affirment que tout est arrangé, que vous pouvez partir sans crainte et qui, au tournant d'une route, gagné par un chemin de traverse, vous attendent pour mieux faire votre affaire... Et ce sacré arroyo se permettait justement un tas de zigzags.

(A suivre).

Le Dernier Evenement Social c'est  
l'Avenement des

**Cigarettes** Marquise, 10c.  
Imperial, - 5c.

faites avec les meilleurs tabacs. Roulées dans du papier de riz pur et garanties ne contenant aucune substance nuisible. Elles sont vraiment des plus agréables

EN VENTE PARTOUT CANADIAN TOBACCO CO., Montreal

**LES PRIMES DU 'SAMEDI'**

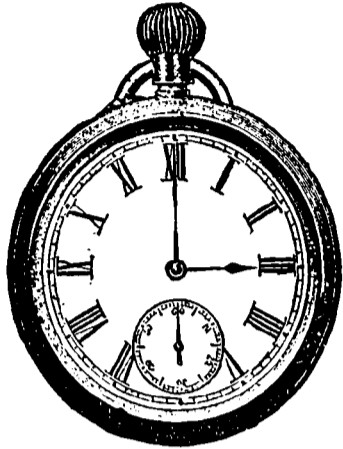
**PRIMES POUR LES ABONNES.**

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnées nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

**PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.**



Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vus au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

**Envoyez vos commandes des maintenant**

Mesdames et Messieurs.— Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint, une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

**R. RYAN,**

**350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.**

P. S.— Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent, mais les personnes qui font une commande nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES  
SPECULATEURS**

Vous ferez bien . . .

**D'ACHETER**

— DE —

**FRED. A. ALLEY**

**116 Rue St-Jacques**

**TELEPHONE 1251 MONTREAL**

**VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT**

**QUEEN'S THEATRE**

**THEATRE ROYAL**

Ce soir et tous les soirs, cette semaine, à 8 heures précises. Pas de matinée au cours de ce remarquable engagement.

**Les Merveilleux BALDWIN'S  
Les MAHATMAS**

et leur compagnie d'artistes distingués. La plus étrange, la plus originale et la plus drolatique représentation qui existe.

Sièges en vente au théâtre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hôtels. Téléphone 1032.

**COUPON POUR PRIX REDUITS**

En vue de favoriser nos patrons desirieux d'assister à cette représentation unique, nous émettons ce coupon. Découpez ce coupon et présentez-le au guichet du bureau, le soir après 7 heures p.m.), et procurez-vous un billet de \$1 pour 75c, un billet de 75c pour 50c, un billet de 50c pour 35c.

Les jeunes enfants ne seront admis pour aucune considération.

Une semaine de rire ininterrompu, commençant lundi 21 janvier, après midi et soir.

**JOE OTT**

dans la plus drolatique de toutes les farces

**THE STAR GAZER**

Positivement une représentation valant \$1.00 à laquelle on peut assister aux prix populaires.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: "THE TORNADO."

**Marque Crown**



**REGISTERED.**

**TABACS à FUMER et  
à MACHER  
ET CIGARETTES**

La Compagnie de Tabac Canadien (J. M. Fortier, propriétaire) sont à manufacturer, sous la marque de commerce ci-dessus, les meilleurs articles qui aient jamais été offerts au public canadien. Capitaux plus que suffisants — longue expérience, la machinerie la plus parfaite et la meilleure main d'œuvre possible, tout a été réuni pour faire de la marque CROWN de Tabac à Fumer et à Mâcher et de Cigarettes, les meilleurs qu'on ait jamais vus.

Voici les principales lignes :

**TABACS A FUMER**

QUESNEL (cut) CHAMPION (cut) THEO (cut)  
COMFORT (cut) Palette Crown

**TABACS A MACHER**

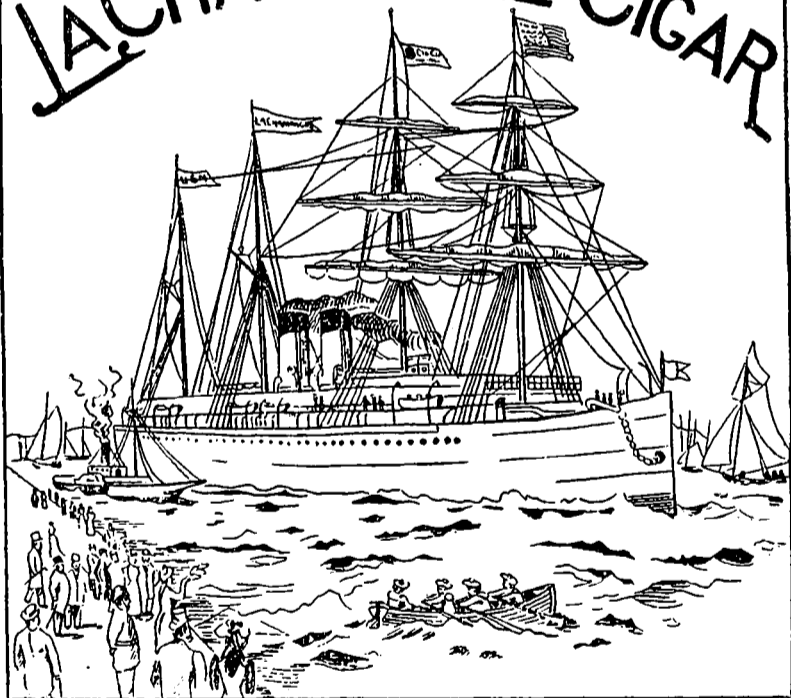
NAVY BLACK HONEY BRIGHT SPUN ROLL

**CIGARETTES**

MARQUISE . . . . . 10c le paquet  
IMPERIAL . . . . . 10c le paquet

Voyez à ce que la marque CROWN soit sur toutes les palettes et les paquets. C'est une garantie de pureté, de l'arôme agréable et d'une satisfaction générale.

**LA CHAMPAGNE CIGAR**



**Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.**

6 Jan. 95

**Primes du "Samedi"**

**COUPON**

**No 9**

Numéro du  
**26 JANVIER**  
**1895**

**A LIRE**

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Co., 5 rue de Mézières, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Flucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP  
AUX ENFANTS DU  
DR GODERRE**



POUR  
**GUERISON  
CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

AUX DAMES SERVEZ VOUS DE

**EAU DE BEAUTE  
UN SPECIFIQUE**  
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

FRIX \$1.00

**BUTTE AUX VENTS  
EAU MINERALE**

Propriété de **VARENNES**  
**GASP. MASSIE**  
Seul Agent et Embouteilleur  
**ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau  
MONTREAL**

IMPRIMERIE

**Poirier, Bessette & Cie,**  
516 RUE CRAIC, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encre, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement  
Exécutées, Caractères  
de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

**IL YA**

Allumettes et allumettes

Quand vous aurez fini de les essayer vous reviendrez, comme tout le monde, aux

**ALLUMETTES DE  
E. B. EDDY**

Si bonnes et si connues

21 juil. '95.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.  
9 - Oct. 95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.

av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN  
AVOCATS**

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,  
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL  
avril 7-95

**OCCASION  
A LA LIBRAIRIE**

**Poirier, Bessette & Cie**

No. 516 rue Craig, Montréal

**LIVRES DE NOTES**

Magnifique Livre de Notes relié en toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

**VIN de VIAL**

TONIQUE  
ANALEPTIQUE  
RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA  
SUC DE VIANDE  
PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

**Cie Coloniale**

**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

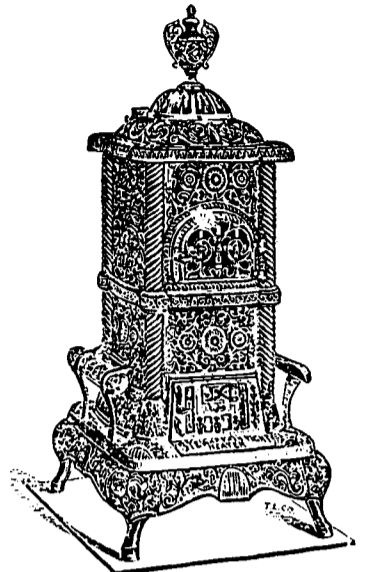
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VERITABLE CHOCOLAT DE SANTE  
**CHOCOLAT**  
DU  
**Planteur**  
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE  
A PARIS  
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles { 'Fin de Siècle'  
-ET-  
'Up to Date'

**POELES DE PASSAGES!**

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dependent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

**GRAVEL & BOULARD**

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

**JOSEPH BROUSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Prucho, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6186 mai 1-95

Montréal, 25 Octobre 1891.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

**FOURRURES**

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

**LES MANTEAUX, COLERETTES,**

**TOURS DE COU (minous),**

**MANCHONS,**

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

**EDWARD STUART**

1894 Rue Notre-Dame